



À FLEUR DE MOTS

ATELIER D'ÉCRITURE

**Médiathèque Colette-Lerasle
LA CHAPELLE SAINT-URSIN**

2025

DISPONIBLE
BIENTÔT
OURS
LENTILLE
MILLIMÈTRE
CHAUSSURE
COMPAGNON (ou COMPAGNE)

Phrase : ... « quelque chose a changé » ...



L'ORIGINAL

Ah, te voilà ! Salut, ta journée a été bonne ? Il ne répond pas. Il a parfois un caractère d'ours mal léché le gars. Mais, quelque chose a changé ! Booh... il aime bien ça, transformer, innover.

Mais quoi cette fois ? La tenue vestimentaire ? Non. Son parfum ? Non. Cela m'intrigue bigrement. Je suis pourtant assez fine et intuitive. La barbe : il l'a rasée ou colorée ! Non plus. Les chaussures ? Pas du tout, il porte tous les jours les mêmes pataugas. Les semelles sont tellement usées que ses orteils vont bientôt dépasser. Il s'est fait recoller les oreilles.

Ben non ! Je sens que je chauffe, mais je ne trouve pas. Ah ! il boîte, c'est vrai, mais pas plus que d'habitude. Des lentilles de couleur. Déjà fait. Le maquillage sur les yeux et le vernis à ongles. J'ai l'habitude. C'est que c'est un original mon gars. Flûte et zut, je vais bien finir par trouver.

- Salut madame Mim me dit-il. Oui c'est ainsi qu'il me nomme. De nouveaux tatouages... euh, non, il en est déjà entièrement couvert. Il n'a plus un seul millimètre de peau disponible. De nouvelles bagues, des bracelets, colliers. Non et non ! La montre ? Que nenni.

Ah, j'y suis, les dents ! Toujours pas. Ses incisives sont toujours incrustées de zirconium. Récapitulons. Je passe tout en revue. Que reste-t-il ? Cela commence à m'agacer. Booooh ! Je secoue ma tête ébouriffée dans tous les sens.

Il me pince en me disant – Tu restes la plus belle madame Mim, j'ai toujours adoré ta coiffure Poulette. À présent, il me caresse doucement. Booh, eurêka ! J'ai trouvé.

Il est amoureux, a-mou-reux ! Enfin !!! Ainsi je l'aurais moins dans les pattes. Mon assiette est servie. Nous déjeunons régulièrement en tête-à-tête. D'ailleurs en parlant de tête, mon cher ami, je te rappelle que mon nom est Paulette ! Pas poulette, ni madame

Mim ! Je sais bien à quoi tu fais allusion. À ma belle tête couronnée de plumes légères et délicates. Normal que tu aies choisi une si belle Paulette.

Je suis une poule-soie au plumage brillant et duveteux. Au brushing haut perché et impeccable. Douce, intelligente et sociable, j'attends de connaître ta petite amie (probablement très originale elle aussi) dès que possible cher compagnon à deux pattes.

Je suis persuadée qu'elle est tout aussi loufoque que toi, et que la vie continuera à être pétillante et colorée, j'adore ! Booh ! J'espère juste que nous allons bien nous entendre sinon, je lui vole dans les plumes à ta nouvelle poulette.

Parole de Paulette, ta petite poule-soie. Booh !!!

Béatrice GIMENEZ



VIVRE AVEC LES AUTRES...

« Seras-tu disponible bientôt afin que nous quittions ce vieux monde dans lequel les hommes sont devenus fous ? Oui ma douce, quitter cet endroit autrefois rempli de bonheur et d'amour, ce paradis qu'était notre terre.

- Que dis-tu mon chéri ?

- Ne t'inquiètes pas ma belle, je relis simplement les premiers mots de mon nouveau recueil de nouvelles...

- Rien que ça, répondit-elle à son compagnon, et bien ça commence mal pour moi. Où as-tu vu que ce monde était rempli de bonheur et d'amour ?

- C'est tout simple, rien que notre couple en est le symbole et l'exemple, un amour profond un bonheur incommensurable

- Ah oui peut-être...

- Tu n'en es plus convaincue ? Tu as déjà tout oublié ?

- C'est vrai que pour nous c'est différent et très solide, mais regarde autour de nos vies, tout part en décrépitude. A quelques mètres que dis-je, à quelques millimètres de nous les autres se détestent, se haïssent, se déchirent allant même parfois jusqu'à s'entretuer... J'ai terriblement peur que cet esprit ne devienne contagieux si ce n'est pas déjà fait, tout le bonheur dont tu parles me parait appartenir au passé.

- Tu as sans doute raison ma chérie, mais il me reste un peu d'optimisme et c'est peut-être en essayant d'échapper à cette misère et en pensant à ce qu'elle est venue nous enlever que nous réussirons à nous reconstruire.

- Je suis en partie d'accord pour ce qui nous concerne, nous vivons depuis si longtemps avec le sentiment d'avoir trouvé chaussure à notre pied, mais je suis devenue pessimiste pour le reste et ne cesse de me répéter cette phrase de Sartre « l'enfer c'est les autres ».

- Assez philosophé, quoiqu' il arrive je suis sûr que nous poursuivrons tous les deux, j'en suis même convaincu car si quelque chose a changé, notre lien lui, est resté indéfectible.

- Alors si tel est le cas, prenons non pas des lunettes mais des lentilles pour analyser ce lien, observons-le longuement, méticuleusement, cessons de jouer les ours mal léchés qui sont toujours prêts à grogner et essayons de rebâtir plutôt que de fuir.

- Tu as parfaitement raison et je suis prêt à te suivre comme toujours mais c'est moi qui commence à douter maintenant, nous sommes seuls et les autres sont tellement nombreux.....

- Et moi j'ai repris confiance, alors allons y tous les deux comme nous le faisons depuis si longtemps, de toute façon nous n'avons pas le choix ; sur cette terre, pour vivre, il faut impérativement vivre avec les autres et le mieux pour commencer, c'est de se le répéter chaque jour. »

Laurent VACHER



UNE BELLE JOURNÉE D'HIVER

L'hiver est bien là... le joli spectacle de cette nature figée par le gel est grandiose, les branches des sapins sont saupoudrées de blanc, les stalactites translucides, de tailles différentes font penser à de grandes orgues qui, avec le vent, renvoient des sons comme une musique.

Bientôt le redoux fera fondre cette féerie de quelques millimètres, puis complètement. Ainsi vont les saisons !

Aujourd'hui est mon dernier jour dans ces contrées où l'ours voyage en solitaire. Je suis venu pour l'apercevoir et le photographier, j'ai donc opté pour un objectif à plusieurs lentilles pour que l'image soit la plus nette possible, mettre au point facilement et zoomer si besoin.

Je mets toutes les chances de mon côté pour une photo la plus réussie possible.

La traque est toujours bien longue et l'affût peut durer de longues heures... mes orteils sont frigorifiés, je n'ai pas prévu les chaussures les plus chaudes ! J'aurais dû, d'ailleurs écouter ma compagne qui m'a pourtant dit ce matin que les températures avaient chuté !!! Heureusement la thermos de café bouillant me réchauffe bien. C'est mon dernier jour ici, c'est tout ce qu'il y avait de disponible, je serai donc demain dans l'avion qui me ramènera en France.

J'allais abandonner ma quête, quand tout à coup, quelque chose a changé dans le paysage, une tâche sombre qui n'y était pas tout à l'heure me met le doute....

Je bloque ma respiration, la forme se déplace doucement....

Elle regarde devant elle, heureusement pour moi, les vents sont contraires, elle continue son chemin tranquillement.

J'arme mon Nikon et je déclenche toute une série de photos, mon cœur bat à 100 à l'heure...

Une dernière fois, il tourne la tête vers moi, puis de sa marche lourde et imposante, s'enfonce dans l'épaisse forêt.

Je rentre au campement, fourbu et transi, mais tellement heureux.

Nelly LANGEVIN



C'EST BEAU L'AMITIÉ

Le taxi vient de s'arrêter, nous voilà arrivées.

D'un même élan nos regards se portent sur cette bâtisse tant fantasmée. Quels adjectifs pourraient qualifier ce monument, ancien, gigantesque, lugubre, sans aucun doute effrayant. Il est vrai que renseignement pris ce château serait hanté...

Personne ne bouge d'un millimètre. Mes compagnes et moi restons figées devant ce spectacle.

- « Allez les filles c'est le moment, courage ! »

La châtelaine nous accueille au pas de la porte :

- « Entrez je vous en prie, n'ayez pas peur »

Pas peur, faut le dire vite, rien que d'y penser je sens déjà les poils de mes jambes se hérissier.

Nous entrons dans un grand hall sombre au milieu duquel trône un superbe escalier.

- « Je vous en prie, je vais vous conduire dans vos chambres enfin celles encore disponibles » dit- elle avec un petit rictus bizarre « il faut dire que ce château est très... habité, les chambres sont en haut, je vous précède ».

Chacune d'entre nous se voit attribuer une chambre et il est temps de nous installer, la porte se referme et une impression de pesanteur semble s'emparer de moi.

Quelque temps plus tard le majordome nous informe que le repas est servi dans le grand salon. J'avoue être contente de cette diversion, je vais retrouver mes amies et ce petit moment de légèreté me fera un instant oublier mes premières impressions.

Les plats s'enchaînent pendant que notre hôte nous raconte un peu l'histoire de ce château, enfin des histoires toutes aussi dramatiques les unes que les autres.

Le repas terminé, il est temps de remonter se coucher. Je regagne ma chambre, j'entends dans le couloir les autres portes se refermer et me voilà seule avec moi-même.

Mon cœur bat fort, j'essaie de prendre un temps pour essayer de calmer ce sentiment qui m'envahit, mélange d'angoisse, d'inquiétude, en bref, la trouille.

Il fait un froid glacial dans cette chambre, les murs sont recouverts de grandes tapisseries, un grand portrait de femme trône au-dessus de l'énorme cheminée, le lit à baldaquin semble prêt à m'accueillir.

- « Il est étrange ce portrait, vraiment très réaliste, j'ai l'impression d'être observée »

L'atmosphère est de plus en plus pesante et le silence qui règne dans cette pièce fait résonner chaque petit mouvement.

Refusant de laisser mon imagination prendre le dessus, je me dépêche d'ôter mes chaussures sans regarder ce portrait qui m'observe. J'enfile mon pyjama, j'enlève mes lentilles et me glisse dans mon baldaquin.

Ce silence ! Mon dieu qu'il est pesant, dans le noir je sens qu'il m'engloutit. Je me dis que c'est bien de ma faute si j'en suis là, c'est bien moi qui organise les séjours.

Allons essayons de dormir.

Enfin je m'assoupis.

Soudain je me réveille en sursaut, quelque chose a changé, un bruit dans la nuit, enfin un bruit, plutôt un grognement effrayant. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Je suis partagée entre me cacher sous les draps, ne plus bouger d'un millimètre ou affronter ce que je crois être un ours, un monstre ou un horrible démon.

Je n'ose porter le regard sur le tableau qui m'observe toujours. Je commence à suffoquer, la panique s'empare de moi, il faut que je sorte de cette chambre.

Sans demander mon reste j'empoigne ma lampe de poche, je sors en courant et me retrouve dans le couloir. J'y retrouve mes copines qui comme moi sont mortes de peur.

Enfin presque toutes, Martine manque à l'appel. Toutes les trois devant sa porte craignons qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. On frappe, personne ne répond. L'angoisse est à son comble, c'est décidé il faut défendre Martine contre cet horrible monstre grognant.

Nous entrons en trombe et nous nous approchons de son lit dans l'obscurité, prêtes à frapper l'horrible démon. Encore un dernier pas et... Martine dort comme un bébé et de son joli petit nez sort un horrible grognement. Martine ronfle comme un sonneur.

Toutes les trois éclatons de rire en réveillant au passage Martine furieuse.

Après ces grandes émotions il est temps de regagner notre chambre et tenter de redormir un peu.

Au petit matin, chacune est encore sous le coup de cette nuit entre frayeur et éclat de rire.

- « Vraiment quel séjour, on s'en souviendra » dit Martine « il faudra bientôt revenir faire enfin connaissance de ces gentils fantômes ».

Bientôt c'est vite dit, Martine, car pour moi rien n'est moins certain.

Micheline FLORENT



NOIR, ROUGE, BLANC

Il y a très longtemps en vacances chez des amis de mes parents.

Simone, me fait visiter les monuments parisiens... Dont Notre Dame.

Mon enthousiasme, fut grand ; voir la reine des Cathédrales.

Quelle déception lorsque j'ai mis les pieds à l'intérieur !!!!! Sombre c'était sombre, les rayons de soleil avaient du mal à pénétrer.

La petite église de ma campagne était plus belle et lumineuse.

J'y suis retournée avec mes petits-enfants, rien n'avait changé ;

Le trésor de Notre Dame, disponible à la visite, nous y sommes allés.

De belles reliques présentées sous verre, pas un millimètre sans poussière poisseuse.

Mais bientôt, un incendie destructeur, sidérant le monde entier effondrait un joyau, qui était là depuis des siècles et dont nous étions fiers

Quelque chose a changé : une solidarité formidable s'est faite. Des dons bien sûr.

Mais pas que...

A commencer par les pompiers, qui ont tout donné afin qu'il n'y pas trop de dégâts, pour sauver le maximum. Merci.

Les compagnons de tout corps de métier dont certains sont venus de Guédelon montrer leur savoir-faire : (travailler à la main, hache, outils manuels, comme cela se pratiquait au Moyen-Age).

Ils sont arrivés du fin fond du Morvan, quelques-uns, un peu ours de caractère.

Echangeant des recettes comme les lentilles morvandelles.

Même ces hommes un peu frustes, se sont adaptés

Nous suivions les travaux à la télé, fiers de toutes ces femmes, tous ces hommes qui ont contribué à la renaissance de la Cathédrale.

Une vraie fourmilière, il arrivait que des doigts se fassent écraser par une chaussure de sécurité.

Tout ceux qui y ont mis la main, ont fait un chef-d'œuvre.

Pour la troisième visite, il faut que je vous raconte : après une petite attente à l'extérieur, sous le soleil, nous entrons.

C'était sombre !!!

D'abord j'ai cru que les spots de la télé étaient pour quelque chose à la luminosité. Pas du tout, mes verres de lunettes s'étaient teintés avec le soleil, il a donc fallu patienter un peu !

Oui, Notre Dame a retrouvé sa splendeur blanche et lumineuse.

Gislhaine PAGÈS



LE POT DE TERRE CONTRE LE POT DE FER

En se levant ce matin-là, maman ours se dit : « tient, quelque chose a changé mais quoi ? » Elle enfila ses chaussures et sortit de sa tanière où elle venait de passer l'hiver avec son compagnon et ses petits. Et c'est alors qu'elle le vit cet énorme bloc de béton qui avait poussé comme un champignon durant leur sommeil. Tout d'abord, elle crut qu'elle était victime d'une hallucination et elle entreprit de mettre ses lentilles pour vérifier de plus près mais rien ne se produisit : l'immeuble trônait toujours devant chez eux comme une verrue enlaidissant le paysage. En y regardant de plus près, elle constata qu'un autre bloc montait près du premier formant ainsi une barrière devant elle. Elle pensa : « bientôt, nous serons encerclés et nous ne pourrons plus sortir sans être vus.

Elle réfléchit de longues minutes et décida de convoquer le conseil des animaux de la forêt afin d'évoquer cette grave menace avec eux et tenter de trouver une solution. Elle alla donc voir chaque membre pour leur demander s'ils étaient disponibles le soir même afin de se réunir. Et c'est ainsi que le soir venu, le cerf prit la parole et résuma la

situation : « les hommes sont arrivés aux portes de notre territoire, bientôt il n'y aura plus un millimètre d'herbe, tout sera bétonné et bitumé. Ils ont choisi l'hiver pour accomplir leur terrible méfait car ils savaient que beaucoup d'entre nous seraient endormis et donc pas en mesure de réagir.

C'est exact dit le lièvre, ils ont même bouché l'entrée de mon terrier et j'ai dû creuser une longue galerie pour trouver un espace vert et sortir, sinon je serai mort étouffé à l'heure qu'il est.

J'ai bien essayé de vous prévenir dit le hibou mais leurs engins sont si bruyants et, de plus, ils ont abattu mon arbre. J'ai donc fui vers la forêt voisine.

Tout n'était que désolation et lamentation. On se serait cru dans une fable de Lafontaine qu'il aurait pu intituler : les animaux victimes de l'urbanisation. Chacun réfléchissait à une idée pour saboter les immeubles existants et empêcher la construction des suivants mais il s'agissait d'une bataille du pot de terre contre le pot de fer, elle était perdue d'avance.

C'est donc la mort dans l'âme et des larmes plein les yeux qu'ils se dirent au revoir et entreprirent de fuir vers un coin de forêt où l'homme ne viendrait pas les déloger. La famille ours retourna une dernière fois dans sa tanière afin de faire ses valises et emporter les pots de miel de leur réserve.

La construction des immeubles continua et s'acheva. Le maire procéda à l'inauguration de ces nouveaux bâtiments, souhaitant la bienvenue aux nouveaux occupants. Tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Toutefois, toutes les personnes qui se rendaient dans ce nouveau quartier de la ville constataient la même chose : aucun chant d'oiseau ne s'échappait des arbres, aucun petit lièvre ne courrait sur les pelouses. La vie animale avait totalement disparu. Ne subsistaient que les oiseaux prisonniers dans leurs cages et les lapins enfermés dans leurs clapiers. C'était la rançon de l'urbanisation à outrance. Les hommes avaient chassé tous les animaux.

Brigitte FOULTIER



LA PREUVE PAR TROIS

Planté sur le seuil du chalet, Steeve parcourait des yeux le cerne sombre de la forêt, à la limite de la clairière.

Le ciel dégagé rendait le froid plus piquant encore que la veille, mais il jugea que les conditions seraient idéales pour l'affût, après des jours de vaine attente, plongés dans l'épais brouillard. De plus, il leur faudrait bientôt regagner Sainte Rose du Nord, ayant épuisé leurs jours de congés disponibles pour la saison.

D'un grand geste, il repoussa la porte et héla son compagnon attablé, qui arrosait généreusement de sirop d'érable, la pile de pancakes devant lui :

« Hay, Jordan, c'est OK, on y va sans tarder ».

De fait, les préparatifs furent vite expédiés. Après avoir enfilé les vêtements matelassés, ajusté les chaussures imperméables, les deux amis emballèrent avec soin leur matériel

photographique, après avoir vérifié le bon état des lentilles, et ajoutèrent dans leurs sacs, sage précaution, barres de céréales et fruits secs.

Ainsi équipés et d'humeur joyeuse, les deux jeunes gens quittèrent la clairière et se dirigèrent vers le sentier bien tracé entre les troncs majestueux.

Leur progression se révéla aisée, et environ une demi-heure plus tard, ils choisirent de s'embusquer derrière des fourrés touffus, mais d'où ils avaient une vue assez dégagée sur un espace où convergeaient plusieurs sentes. Ils s'installèrent en silence, et prirent position pour ce qui pourrait s'avérer une assez longue attente.

L'atmosphère demeurait limpide, le silence seulement rompu par les mille bruits discrets de la forêt.

Soudain, l'un et l'autre en eurent la certitude et ils pensèrent : « quelque chose a changé ». Millimètre par millimètre, ils se déplacèrent de façon à braquer leurs objectifs dans la direction d'où provenaient de plus en plus nettement un bruit de branches cassées et des sortes de grognements et reniflements.

Les deux amis, subjugués, échangèrent un clin d'œil complice. D'une démarche pataude, l'ours, au pelage brun ombre, déambulait tranquillement parmi les troncs. La rafale de déclics ne parut pas le gêner, et il s'éloigna pesamment.

Alors, presque aussitôt surgit à sa suite, un autre animal, au pelage fauve cette fois, puis, peu après, encore un autre, à la fourrure beaucoup plus claire. Quel spectacle !... les animaux disparus, le silence retomba.

Et bien !... les deux chasseurs d'images en auraient des choses à raconter en visionnant leurs clichés !

En tout cas, l'adage se vérifie :

« Les ours se suivent, mais ne se ressemblent pas ».

Andrée LEFÈVRE



UNE DRÔLE D'HISTOIRE

Monsieur le Juge, laissez-moi vous conter une histoire, juste pour vous faire comprendre de manière imagée, le contexte qui nous intéresse ici.

C'est l'histoire d'une famille, menée par un couple, les URBAIN, très bien de leurs personnes et très appréciés. Leur vint un jour l'idée d'avoir un petit chien, pour faire chic et stylé et attirer encore plus l'attention. Ils trouvèrent leur super compagnon en la personne d'un petit chiot ravissant, petite boule de poils qui faisait penser à un bébé ours, avec des grands yeux ronds comme des lentilles. Ils l'appelèrent Bitur, parce que ce nom leur plaisait et les faisait rire. L'intéressé, quant à lui, n'appréciait pas ce nom et n'y

répondait jamais. Il voulait s'appeler Urbain, comme ses maitres, mais apparemment, ceux-ci n'en avaient cure. Ils tenaient à Bitur. Bientôt, ils purent se promener avec ledit Bitur en laisse, qui monopolisait l'attention sur lui, à la grande joie de ses maîtres, flattés d'être ainsi mis en valeur. Et le petit chien, heureux de tant d'attentions, multipliait les facéties tout au long des promenades, suscitant l'intérêt des passants.

Les Urbain s'enorgueillissaient de leur petit clown qui continuait à les mettre ne valeur, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que les gens s'intéressaient plus à leur petit chien qu'à leurs propres pommes, voire même ne les considéraient plus que comme les vulgaires promeneurs d'un extraordinaire et merveilleux chien qui ne laissait personne indifférent.

Et c'est à partir de là que quelque chose a changé, Monsieur le Juge. Bientôt, à leurs yeux, le petit chien devenu grand, dont les facéties firent leur bonheur un temps donné, devint l'objet de mille rancœurs. On le rendit responsable de tout et de rien. Une petite flaque sur le plancher devenait urine du vilain chien pas capable d'attendre l'heure de la promenade, alors qu'un des enfants venait de renverser son verre d'eau. Une chaussure n'était pas rangée au millimètre près dans l'entrée : encore ce maudit chien qui leur pourrissait la vie. L'heure de la promenade passa du plaisir de s'exhiber à l'obligation de sortir ce foutu chien pour le « faire pisser ».

Le pauvre chien ne savait plus où se mettre, ni quoi faire pour regagner l'estime et l'amour injustement perdu de ses maitres. Les léchouilles n'y firent rien, pas plus que les yeux doux : les Urbain n'étaient plus disponibles pour de telles fadaises, qui pourtant les avaient transportés d'aise il y fut un temps.

Au fil des mois, les Urbain supportèrent de moins en moins la présence du chien qui ne leur apportait plus aucun avantage socialement parlant. Alors, ils lui prêtèrent tous les défauts : ingérable, n'en fait qu'à sa tête, capable de nous mordre, si ça continue, il va nous mettre à la porte de chez nous, etc..., etc... Extrapolations en tous genres. De là germa dans leur tête l'envie de s'en débarrasser définitivement et proprement, c'est-à-dire de trouver quelqu'un qui fasse le sale boulot à leur place. Quelqu'un qui trouverait légitime de faire ça, pour les protéger d'un danger imminent. Un chasseur, quoi ! Ni vu ni connu. Quand les gens s'étonneraient de ne plus voir Bitur, il leur suffirait de dire : « On a été obligés de s'en séparer ! Il était devenu ingérable... je dirai même plus, enragé ! ». Les gens finiraient par conclure que finalement, ils avaient bien fait. Un chien qui se retourne contre son maitre, c'était invraisemblable !

Voilà, Monsieur le Juge, mon histoire est terminée. Cette métaphore illustre bien le célèbre proverbe : « Qui veut tuer son chien dit qu'il a la rage ». Car c'est bien ce dont il s'agit là, Monsieur le Juge. On part de rien, on utilise, on est flatté, on encourage, et puis on fantasme encore et encore, jusqu'à vouloir éliminer et tuer moralement, par la médisance et la méchanceté. Car ainsi sont certains humains, Monsieur le Juge. Mes clients sont des victimes, comme le chien sans défense de mon histoire. Alors, je demande que justice leur soit rendue et qu'on renvoie le boomerang à son expéditeur, sans aucun état d'âme.

Catherine GONIN

*PIROUETTE
POCHE
ÉCRITURE
ABSENCE
ROUGE
EXCEPTIONNEL(LE)
LUNETTES*

Pas de phrase
Titre en trois mots



AMICAL GOÛTER PASCAL

Dans la poche de son manteau rouge, Alice avait mis ses lunettes pour ne pas les perdre tandis qu'elle marchait d'un pas décidé vers le lieu de son rendez-vous.

En effet, elle devait rencontrer ses petites amies du catéchisme dans ce lieu exceptionnel qu'est Saint-Pierre de Montmartre.

Après une absence assez longue due à une mauvaise grippe, elle avait reçu un carton d'invitation sur lequel était inscrit son nom d'une élégante écriture comme on n'en voit plus tellement de nos jours.

C'était une invitation à se rendre à un goûter organisé par la paroisse le samedi d'avant Pâques. Il était destiné aux enfants du quartier, pas forcément inscrits au catéchisme, dans le but de faire connaissance, de créer des liens et de faire des activités ensemble.

Arrivée dans la cour du presbytère, Alice alla se présenter aux organisateurs et fut aussitôt intégrée dans une grande farandole où tout le monde chantait plus ou moins juste : « Pirouette, cacahuète... », mais en y mettant tout son cœur. L'après-midi promettait d'être joyeux avec tout ce petit monde entraîné par un jeune curé qui relevait le bas de sa soutane pour ne pas se prendre les pieds dedans !

Huguette RICORDEAU



INCROYABLE MAIS VRAI...

Janvier 2025...

La scène se passe à Indianapolis aux États-Unis. Un nouveau port d'arme vient d'être délivré à Terry Sutherland. Jusqu'ici, rien d'exceptionnel me direz-vous. Cette attribution en est une parmi tant d'autres. Plusieurs centaines de milliers circulent dans les poches et les véhicules des citoyens américains.

Rien de choquant, plutôt normal et dans l'air du temps. Ce jour-là, Terry entre dans l'armurerie du Comté comme si de rien n'était. Un client lambda en quelque sorte. En réalité, le futur acheteur est là pour tester l'absence de contrôle des compétences des détenteurs d'armes. Il est lui-même ahuri et choqué par la non réaction du vendeur et des témoins de la scène.

Quelques lignes d'écriture, un clic sur l'ordinateur et le permis s'imprime tout naturellement, en bonne et due forme. Tout est légal, tout est conforme.

Pourtant, il suffisait d'observer l'entrée de l'homme dans la boutique. On peut malheureusement dire, sans mauvais jeu de mots, que « ça crevait les yeux » !

Une démarche hésitante, des lunettes noires et une canne blanche...

Vous l'avez bien compris, Terry est tout simplement atteint de cécité ! Un port d'arme pour un aveugle !

Quoiqu'il en soit, cette affaire terrifiante et déconcertante pourrait bien relancer les débats et les rassemblements autour d'un test obligatoire de compétence au tir et au port d'armes à feu avant de remettre ces autorisations déjà tellement controversées.

Le mot de la fin revient à Terry qui dans une pirouette embarrassée se demande s'il peut à présent constituer un dossier pour passer son permis de conduire !

Malgré la stupéfaction et l'indignation, le combat est loin d'être gagné. Cela nous mettrait presque « la l'arme » à l'œil.

En deux mots j'aurais pu intituler cette nouvelle « Carton rouge »

Béatrice GIMENEZ



QUI EST-CE ?

Je le vois passer devant mes fenêtres chaque matin, à la même heure. Il m'intrigue. Qui est-il ? Où va-t-il de si bon pas ?

Son air sérieux, son élégance, son allure fière et droite me laisse imaginer sa destination. Son charme ne me laisse pas indifférente, grand, brun, ténébreux. Je l'imagine chef d'entreprise dirigeant d'une grande société, ou peut être un grand avocat plaidant lors de grands procès. Il pourrait aussi être un grand auteur de roman d'amour, je l'imagine bien devant ses pages d'écriture, ses lunettes au bord du nez en pleine création.

Chaque matin j'attends son passage avec impatience et fébrilité, son absence serait pour moi signe d'une journée aussi triste qu'une pluie de novembre. Aujourd'hui comme à mon habitude je l'attends. Je l'aperçois au loin, mon cœur bat la chamade, quelle belle silhouette, quelle prestance, quel personnage énigmatique.

Mais soudain à son passage, un petit quelque chose attire mon attention, un petit détail, un petit quelque chose pas à sa place de sa poche semble sortir un petit objet rouge.

Pas possible du rouge ! Pas assez élégant, trop fantaisie, ça détonne avec le personnage.

Le mythe serait-il en train de s'effondrer ? Ma curiosité est à son comble. Il faut que je sache qui est cet inconnu. Je décide de le suivre.

Je lui emboîte le pas, tout en gardant mes distances, il ne faudrait pas l'effaroucher mon beau mystérieux.

Il poursuit son chemin, je vais enfin savoir, mon imagination continue à courir, un notaire ou un grand chirurgien ?

Ah ça pourrait être ça car le voilà qui franchit la porte de l'hôpital.

Ni une, ni deux j'entre derrière lui dans le hall aussi discrètement que possible faisant mine de m'intéresser au tableau d'affichage. Mes sens sont en alerte. Enfin je vais savoir.

Tout le monde semble le connaître et l'accueillir chaleureusement. Moi je ne le reconnais pas, il ne reste rien de son air sérieux et fier. Il ôte son manteau, enfile sa blouse blanche, met sa calotte et sort de sa poche un magnifique nez rouge :

- « Bonjour les enfants ! Comment ça va aujourd'hui ? »

Des éclats de rire fusent des couloirs de ce service de pédiatrie. Mon beau ténébreux se met à gonfler des ballons de baudruches pour le plus grand plaisir des enfants qui en réclament encore plus.

Voilà à présent qu'il se met à chanter « pirouette-cacahuète » à une petite fille pendant qu'il réajuste sa perfusion. Un clown voilà ce qu'il est, pas un simple clown, mais un clown médecin.

Alors quand j'y repense sans savoir pourquoi dans mon cœur et dans ma tête il apparaît comme encore plus extraordinaire. Pas de déception mais une grande admiration. Il ne suffit pas d'avoir du pouvoir pour être exceptionnel.

Cela m'a donné à réfléchir et surtout m'a donné envie de donner du sens à ma vie. Dès demain je rechercherai comment apporter de la joie et du réconfort autour de moi et qui sait mon beau clown ténébreux aura peut-être besoin d'aide.

Micheline FLORENT



PLANÈTE EN DÉTRESSE

Faire des pirouettes, dans une nature exceptionnelle que nous avons connue dans notre enfance.

Du vert des prés au printemps, les feuilles rouges des arbres en automne, le batifolage des animaux dans les champs, les insectes, du plus gros au plus petit, que nous avons du mal à voir sans lunettes.

Est-ce que nos arrière-petits-enfants pourront vivre ce que nous avons eu la chance de vivre, courir, sauter, respirer à plein poumons, avoir les rayons du soleil nous réchauffer ?

Aujourd'hui, les scientifiques, carnet en poche, font des relevés, analyses. Beaucoup d'espèces ont disparu dans certains secteurs ; heureusement il y a un peu d'espoir.

Est-ce que l'homme devient plus soucieux de son environnement ?
Allez, soyons optimistes, nous allons dire oui.

Malgré l'absence d'espèces, nos arrière-petits-enfants auront des livres et Google qui pourront les aider dans leurs recherches. Bien qu'aujourd'hui, nous parlons de l'intelligence artificielle : plus besoin de savoir lire, simplement écouter.
Alors, fin de l'écriture ?...

Gislhaine PAGÈS



ALLER-RETOUR COSMIQUE

Précédés d'un profond roulement de tambour, les lourds rideaux rouges s'écartèrent avec lenteur, et un petit homme, tout de noir vêtu, s'avança sur la scène brillamment éclairée. La lumière, violente, accentuait la pâleur exceptionnelle de ses joues, où se recourbaient de longues moustaches cirées, et dessinait de profondes poches sous ses yeux qui roulaient furieusement.

Pour tout dire, il parut plutôt effrayant aux yeux des enfants, qui lors du numéro précédent, s'étaient esclaffés devant les maladresses et chutes à répétition du couple de clowns. Ils se lançaient des regards mi-inquiets, mi-intrigués et cessèrent leurs innocents bavardages quand la musique s'imposa, dégageant elle aussi une atmosphère mystérieuse.

Sans mot dire, l'homme en noir tira d'un large geste théâtral le grand tissu bleu-nuit qui jusqu'ici avait dissimulé, posée sur un trépied métallique, une grosse lunette pointée vers le mur du fond de scène.

Puis, ce fut le noir total dans la salle comme sur l'estrade. Alors, souffles retenus, les enfants suivirent des yeux la lente trajectoire d'une superbe lune bleutée qui semblait surgir de l'horizon à gauche et parcourir lentement une orbite parfaite vers la droite, et revenir et reprendre sa course. Puis, d'un mouvement glissé, l'astre revint à son apogée et se mit à pivoter en douceur, énorme, exposant sa surface croûteuse, tour à tour hérissée de pics et de chaînes, gercée de cratères et de dépressions, magnifique dans sa nudité minérale, sur le fond bleu sombre du cosmos.

Captivés par le spectacle, les enfants qui n'avaient guère l'habitude d'observer l'astre familier dans la vraie vie, n'avaient même pas remarqué l'absence de la musique d'introduction.

Ils furent donc surpris et même gênés quand dans une pirouette générale, disparut la douce clarté bleue tandis que rejaillirent, tonitruants, lumière et son.

Sur l'estrade éclairée de nouveau, le petit homme sautillait excité comme une puce autour de son instrument. Les enfants se remirent à rire de sa pantomime.

L'instant magique était terminé....

De retour sur terre, chacune et chacun de penser au moment d'écriture du lendemain, où il leur faudrait relater la sortie de ce jour.

Andrée LEFÈVRE



UNE ENQUÊTE HASARDEUSE

En l'absence du capitaine, Déborah doit mener cette enquête, et brillamment si possible, histoire de bien se placer au sein de l'équipe du Commissariat de Trapignouf. Pour se donner l'air sérieux qui lui fait défaut, elle extirpe de sa poche une paire de lunettes qu'une star hollywoodienne n'aurait pu renier. Bon, pour le sérieux, elle repassera.

Le rouge aux joues, elle s'approche du cadavre et du médecin légiste, prêt à faire son rapport à l'inspectrice en responsabilité de l'enquête, en l'occurrence elle-même, toujours en quête de crédibilité et de la bonne prestance. Ah oui, un carnet ! Il lui faut un petit calepin pour noter. Un petit tour dans son sac en bandoulière pour récupérer de quoi écrire et elle peut se positionner correctement dans sa fonction.

- Bon, qu'est-ce qu'on a ?
- Rien d'exceptionnel : un cadavre, comme d'habitude !
- Oui, je vois... Mais encore ?
- Une femme, la trentaine, tuée d'un coup de couteau directement dans le cœur.
- Hum hum... Heure de la mort ?
- Probablement hier soir, entre 20h et 22h, vu la rigidité cadavérique.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- L'expérience, inspectrice, l'expérience.
- L'arme du crime ?
- Pas retrouvée.
- Quoi d'autre ?
- Rien, je vous en dirai plus après l'autopsie.
- Merci.

Pendant ce magnifique échange très conventionnel, Déborah a noté scrupuleusement de son écriture si hasardeuse qu'elle aura sans doute du mal à se relire, tous les renseignements donnés par le légiste. Elle demeure coincée au-dessus de son carnet, ne sachant comment continuer ni quoi faire maintenant. Elle maudit le capitaine et sa péritonite de l'avoir mise dans cette situation, alors qu'elle n'est encore qu'une stagiaire qui n'a jamais été confrontée à un vrai cadavre, alors qu'en formation, on joue à l'enquêteur, au cadavre ou au malfrat, pour de faux.

Avant toute chose, se donner une bonne contenance, pour ne pas paraître plus novice qu'elle ne l'est. Alors, d'une élégante pirouette, elle pivote sur ses talons et fait mine de fureter autour de la pièce à la recherche d'un indice. Si elle trouvait l'arme du crime, ça en jetterait, c'est sûr ! Oui, ça a déjà été fouillé par les équipes, mais elle a l'œil averti d'une fine limière. Du moins, il faut donner le change et le faire croire aux autres. Et là voilà qui furète, gantée et chaussée de bleu, la truffe en alerte. Evidemment, elle ne trouvera rien dans cette pièce.

- Qui a découvert le corps ?
- Le jardinier en prenant son service. Il a vu la fenêtre ouverte et en regardant, il a vu le corps.
- Où est-il ?
- Dans sa cabane au fond du jardin.

Illico presto, Déborah sort de la maison en direction de la susdite cabane. Le témoin est avachi sur un bidon, les coudes sur les genoux, les mains soutenant la tête.

- C'est vous qui avez trouvé le corps ?
- C'est vous qui avez tué la victime ?
- Pourquoi vous dites ça ?
- L'instinct, Monsieur, l'instinct. Répondez à ma question : c'est vous l'assassin ?
- Non !
- Pourquoi je ne vous crois pas ?
- Pourquoi vous ne me croyez pas ?
- Une belle jeune femme, un jardinier pas gâté par la nature... Vous l'aimiez, elle ne voulait pas de vous, c'est classique : elle vous résiste, vous la tuez !
- Je ne voulais pas la tuer !
- Pardon ? Alors, c'est donc vous ?
- Ben voui, vous le saviez, non ?
- OUI OUI OUI, bien sûr ! J'ai du flair !

Pour du bol, c'est du bol. Elle est tombée sur un niais ! Ça a du bon de regarder les séries policières à la télé ! Un coup de bluff, un coup de filet !

Déborah est toute secouée de son succès inattendu et cherche toujours la bonne contenance. Au diable les apparences, elle tient le coupable. Record mondial de la résolution d'une enquête : son avenir dans la police est prometteur !

Catherine GONIN



DANS NOS POCHEs

Actuellement, à la télévision, au moment des nombreuses coupures de publicité qui viennent interrompre nos programmes, il en existe une qui m'a inspirée pour l'écriture de ce texte : on y voit une jeune fille qui se trouve à la caisse d'un commerce et qui sort sa carte bancaire de sa poche afin de régler ses achats. A cet instant, on entend une voix dire : « et si votre banque tenait dans votre poche ». Par une pirouette magique, on voit la jeune fille plonger dans sa poche et suivre les méandres d'un chemin entrecoupé de fils de laine.

Cela m'a donné l'idée d'imaginer que moi aussi j'étais dotée d'un pouvoir exceptionnel me permettant d'aller visiter le contenu des poches des personnes que je suis amenée à croiser.

Commençons par cette jeune fille toute guillerette qui court vers son amoureux. J'y trouve : un tube de rouge à lèvres, l'indispensable portable et un post-it : « ne pas oublier de prendre ma pilule ce soir ».

Passons ensuite au jeune homme vers qui elle se dirige. Je découvre : un portable, trois préservatifs et un post-it : « ne pas oublier d'appeler Virginie après mon RDV avec Elodie. Non mais il est sérieux, il sort avec deux filles en même temps. Surtout Elodie pense bien à prendre ta pilule ce soir !

Ensuite je passe devant l'école de mon village où je croise Antoine, mon petit voisin. Dans sa poche, je découvre : des cartes pokémon, des chewing-gums et un mot d'absence qu'il a dû rédiger lui-même car il bourré de fautes d'orthographe. Mon pauvre Antoine, encore une punition en perspective !

Plus loin, je rencontre Anatole, un charmant vieillard qui promène son chien. Je suis curieuse de découvrir le contenu de ses poches. J'y découvre : un grand mouchoir à carreaux, un trousseau de clés, une paire de lunettes et enfin un petit mot écrit de sa main : « je m'appelle Anatole Dupont, j'habite au 186 route de Bourges. Personne à prévenir : suit le nom de sa fille avec un numéro de téléphone. » Mon pauvre Anatole, seriez-vous victime d'un début d'Alzheimer ?

Aujourd'hui, je me suis livrée à ce petit exercice sur mes voisines à notre atelier d'écriture. Mais non, je plaisante !

Et moi, que peut-on trouver dans mes poches ? un paquet de mouchoirs jetables, mon portable, mes clés et une liste de courses. Rien de bien folichon me direz-vous, mais c'est que je me méfie depuis que je sais que n'importe qui peut visiter nos poches. Car, comme j'ai pu le constater, leur contenu peut nous révéler bien des secrets sur leurs propriétaires.

Ah, au fait, demain je passe aux sacs à main !

Brigitte FOULTIER



DERNIÈRE TOMBE ÉGYPTIENNE

- Professeur Victorius, venez voir là-bas. Il y a bien une sorte de monticule qui n'est pas mentionné sur la carte.
- Passe-moi la lunette de vue, celle que j'ai perfectionnée. Je vais voir ça, mon petit...
- Mon petit, mon petit, vous êtes adorable professeur, mais j'ai tout de même 62 ans !
- Mais tu as 23 ans de moins que moi !
- Vous n'êtes pas trop fatigué ?

D'une pirouette, le professeur éluda la question.

- Ce monticule... tu as raison, allons voir !

Cela faisait deux ans que j'accompagnais le célèbre professeur Ecnome Victorius, à la recherche de la tombe d'un des derniers pharaons pas encore découverte : celle de Ramsés IV. Je l'avais rencontré 5 ans auparavant, en décembre 1925, au Caire. Nous avions sympathisé. Il cherchait un assistant pour le seconder dans sa dernière quête. A l'époque, j'avais terminé mes recherches sur les chevaliers teutoniques et publié un livre qui avait connu un certain succès. J'avais accepté car j'avais besoin de bouger et cette nouvelle expédition tombait à pic.

Arrivés au pied du fameux monticule, nous constatâmes qu'à sa base, le sable laissait place à des pierres.

- Tu vois, jeune homme, c'est bien le site exceptionnel que nous cherchons depuis deux ans. J'en suis sûr !

Il sortit de sa poche une vieille carte, ainsi qu'un texte ancien traduit d'une écriture tremblotante.

- J'ai peiné à la traduire...
- C'est vrai, mais en votre absence, j'ai fini par trouver les bonnes coordonnées.
- C'est vrai, jeune homme, et je t'en félicite.

Nous grattâmes avec nos pelles dès que le soleil fut couché, et sous le rouge crépusculaire, en creusant, nous tombâmes sur la porte tombale qui corroborait les résultats de nos recherches.

Six mois plus tard, les journaux titraient en gros caractères : « Découverte du tombeau de Ramsès IV et victoire posthume du Professeur Victorius et son jeune assistant. »

Décidément, je resterai l'anonyme de cette aventure !

Alain PONROY



HOP-HOP-HOP

Comme chaque année, à peu près à la même époque, dans mon petit village niché dans la campagne creusoise, un cirque itinérant plante son énorme chapiteau blanc et rouge.

Pour le plus grand bonheur de tous les habitants, grands et petits suivent de très près le montage de cette énorme structure. C'est qu'on ne voit pas ça tous les jours ici ! Cela demande beaucoup d'efforts et de bras. Mais toute la famille du cirque s'y met, particulièrement les hommes forts et vigoureux.

Pour l'annoncer à tous les villages alentours, un petit camion circule sur les routes environnantes, avec sur ses flancs de grosses écritures dorées indiquant « le cirque HOP-HOP-HOP » ! C'est assez exceptionnel de pouvoir profiter encore de ces cirques ambulants qui réunissent autour de la piste toutes les générations. Malheureusement, il y en a de moins en moins, et bientôt leur absence nous fera regretter ce temps de réjouissances.

La billetterie ouvrira en premier, et comme souvent, ce sera madame Simone qui tiendra la caisse. Elle est la doyenne de cette famille de saltimbanques. Avant, elle était fildefériste, mais depuis plusieurs années maintenant, elle a dû laisser sa place à sa fille. Le temps a passé et c'est plus sage maintenant !

Aussi, c'est bien assise derrière son comptoir qu'elle travaille, ses lunettes bien ajustées sur le haut de son nez. Elle vend ses tickets d'entrée en prenant bien soin de mettre les billets dans la bonne poche de son tablier. À 20 heures, le spectacle commencera, chaque membre de la famille a sa spécialité. Les uns jongleurs lancent toutes sortes d'objets, les autres gymnastes inventent des pirouettes sans jamais tomber, les magiciens nous font croire qu'un lapin peut sortir d'un chapeau, à moins que ce ne soit une colombe !

Et puis bien sûr, l'éternel et indétrônable clown avec son gros nez rouge et ses énormes chaussures, qui n'arrêtera pas de faire rire les enfants mais aussi les grands avec ses gags et ses pitreries ! Chacun sortira de ce spectacle avec des étoiles plein les yeux, et attendra avec une certaine impatience la venue prochaine du

« Cirque HOP-HOP-HOP » !

Nelly LANGEVIN



PIROUETTE CACHOUETE CHANSONNETTE

Il était un petit homme
Pirouette cacahouète
Il était un petit homme
Qui avait de drôles de lunettes
Qui avait de drôles de lunettes

Ses lunettes sont rouges et bleues
Pirouette cacahouète
Ses lunettes sont rouges et bleues
Aux verres épais et bifocaux
Aux verres épais et bifocaux

En l'absence de celles-ci
Pirouette cacahouète
En l'absence de celles-ci
Le petit homme est bien contrit
Le petit homme est bien contrit

Il les cherche et les recherche
Pirouette cacahouète
Il les cherche et les recherche
Ne les trouve pas, se casse la tête
Ne les trouve pas se casse la tête

Dans moins de trente minutes
Pirouette cacahouète
Dans moins de trente minutes
C'est l'atelier d'écriture
C'est l'atelier d'écriture

Il les retrouve dans sa poche
Pirouette cacahouète
Il les retrouve dans sa poche
Se précipite dans sa voiture
Se précipite dans sa voiture

Sa voiture démarre, vrombit
Pirouette cacahouète
Sa voiture démarre, vrombit
Le petit homme écrase la pédale
Le petit homme écrase la pédale

Au carrefour, attention au camion
Pirouette cacahouète
Au carrefour, attention au camion
Il est chargé d'bidons d'essence
Il est chargé d'bidons d'essence

L'explosion se fit entendre
Pirouette cacahouète
L'explosion se fit entendre
Jusqu'en Irlande et au-delà
Jusqu'en Irlande et au-delà

L'incendie se propagea
Pirouette cacahouète
L'incendie se propagea
Aux immeubles et aux casbah
Aux immeubles et aux casbah

Les victimes furent nombreuses
Pirouette cacahouète
Les victimes furent nombreuses
Impossible à dénombrer
Impossible à dénombrer

Des cadavres plein le trottoir
Pirouette cacahouète
Des cadavres plein le trottoir
Des Macchabées infortunées
Des Macchabées infortunées

Le petit homme dans sa voiture
Pirouette cacahouète
Le petit homme dans sa voiture
Reçu un sms de Béatrice
Reçu un sms de Béatrice

Atelier d'écriture annulé
Pirouette cacahouète
Atelier d'écriture annulé
Exceptionnellement reporté
Exceptionnellement reporté

Mon histoire est terminée
Pirouette cacahouète
Mon histoire est terminée
Mesdames, messieurs applaudissez
Mesdames, messieurs applaudissez

Nadine PALISSON



ATELIER D'ÉCRITURE

Que c'est dur d'avoir une mère qui adore l'écriture ! Pendant les vacances, quand on ne rêve que de poser les cartables, les cahiers, les trousse, maman nous organise tous les jours un atelier « d'écriture ». Et aucune pirouette possible pour essayer de justifier une absence. Elle sort sa grande poche pleine d'exercices, elle chausse ses lunettes et c'est parti pour une, parfois deux heures de « récréation » !

Et nous nous échinons, mes frères et moi-même, sur quelques mots imposés, afin de rendre un texte cohérent, mais qui doit être original, intéressant, bref pas un petit mot quelconque et sans réflexion : sinon attention ! Mère voit rouge et sa colère risque de nous gâcher tout le reste de la journée !

Bien sûr elle développe plein d'arguments pour nous motiver : - « Vous verrez cela vous servira plus tard, avoir le don de l'écriture, rien n'est plus utile. Pour vos futurs examens, pour tous les échanges épistolaires dont vous aurez besoin et puis, qui sait, peut-être l'un de vous développera-t-il un talent si exceptionnel qu'il pourra vivre de sa plume, comme un grand écrivain ! »

Et là, maman part dans ses rêves : pour elle rien ne peut surpasser le métier d'écrivain. Aussi la maison regorge de livres partout. C'est une passion dévorante s'il en est ! Elle ne vit qu'à travers les récits qui la captive tant !

Mais pour nous, ses enfants, elle doit bien de temps en temps, sortir de ses rêveries, alors elle reporte sur nous toutes ses propres aspirations, restées en suspens, parmi le ménage, la cuisine et autres réalités aussi prenantes qu'accablantes.

Et nous devons bien nous y résoudre sous son autorité...

Est-ce que l'un d'entre nous deviendra écrivain ? J'en doute.

Pas moi c'est sûr, ces moments laborieux sont pour moi une torture.

- « C'est fini pour ce matin, proclame soudain maman et cet après-midi on reprend chacun son livre, la fin de la semaine approche, il va falloir me les résumer ! »

Brigitte MARIOT

CRIMINEL
PLATEAU
SOLEIL
FRAISE
JOIE
LOISIR
TÉMOIN

Incipit : La brise légère du matin bruisse dans les arbres....

Excipit : Tout est bien.



DEPUIS SI LONGTEMPS !

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Les petits oiseaux que l'on n'entendait plus depuis quelques mois se réveillent maintenant avec le soleil et, ne cessant de virevolter, laissent éclater leurs chants dès les premières lueurs.

C'est le printemps qui arrive avec toute sa panoplie de réjouissances et de renouveau, avec ses habits de couleurs et de fête. Et pourtant, rien n'est pire que l'arrivée des beaux jours dans ce pays en guerre depuis quelques années.

Avec la rallonge des jours, les combats vont se multiplier et s'intensifier. Sur les hauts plateaux bordant la vallée, les hommes réfugiés n'auront plus le loisir de goûter ne serait-ce quelques instants, les plaisirs de cette nouvelle lumière. Ressortir de leur cachette derrière les nappes de brume ou dans les anfractuosités sombres de la terre sera à nouveau un risque majeur. Voilà tout le paradoxe, les beaux jours sont revenus avec leur kyrielle de saloperies. C'est ainsi qu'ont toujours vécu les hommes et parmi eux, tous ces criminels prêts à profiter du moindre rayon de soleil pour abattre ceux qui espéraient juste un peu de joie et de bonheur.

Ces nouveaux jours plus longs et lumineux, garnis de douceur auraient pu être propices à la paix, hélas, ils ne seront que les témoins de nouvelles atrocités. Depuis la nuit des temps, les bons deviennent un jour méchants, les salauds se transforment en anges de douceur, et quelques fois même, les bons anges virent aux méchants salauds. Ils ne cessent de creuser leurs sillons emplis de sang et de déchets organiques avec la fraise maléfique de leur motoculteur de guerre !

C'est ainsi que les hommes vivent disait le chanteur, il faut des années, voire une vie presque entière pour en prendre conscience. En attendant ça recommence sans cesse et partout aux quatre-coins du monde. Par ignorance ou passivité, par lâcheté ou le plus souvent parce que nous n'avons plus la main, nous nous contentons de dire sans y croire, que... tout est bien...

Laurent VACHER



LA DOUCE PARENTHÈSE

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Le soleil printanier caresse la prairie. Une barque glisse doucement sur la petite rivière. Trois personnes à son bord tentent tant bien que mal de diriger le frêle esquif à l'aide d'une simple rame. Les rires fusent. L'embarcation s'approche du ponton, mes invités descendent et se dirigent vers le corps de ferme où je les attends pour un week-end d'échanges et de plaisir partagés.

Nous nous installons sur la terrasse. Un danseur, une actrice et une écrivaine font connaissance autour d'un plateau de fromages. Picolina ma chienne quémante l'attention des uns et des autres. Elle est amicale et joueuse. Nous choisissons tous les quatre le menu du dîner.

Mikaël nous propose du pain aux graines fait maison. Clara est la spécialiste des pâtes. Amélie reconnaît ses lacunes en matière de cuisine, mais nous réglera tout de même d'une salade composée. Pas mieux pour moi, comme d'habitude, les beaux agrumes du compotier seront rafraichissants au dessert. Offrir autre chose serait criminel de ma part.

Nous nous retrouvons ensuite dans la grange où sont évoqués les souvenirs d'enfance, toujours émouvants. Nous croyons connaître les personnalités, mais dans le secret de la confiance, les failles se révèlent. Nous écoutons avec retenue les destins brisés, les familles déchirées, les amours perdues, les parents disparus, la dureté de la profession. Les drames, les joies, les chutes ou les accomplissements. Un pan de leur existence sans doute jamais révélé.

Nous préparons le repas dans la bonne humeur. Se livrer dans ces conditions est plus aisé. Même les plus pudiques ont cédé. Nous dégustons les mets dans la grande salle où les vieilles poutres sont témoins comme toujours de ces récits passionnants et parfois inattendus. Le fil de la conversation rapproche les convives qui se découvrent des affinités. Certains d'entre eux repartiront amis et se reverront dans leur vie de tous les jours, dès que leur agenda leur en laissera le loisir.

Nous nous souhaitons bonne nuit. Les trois compagnons avoueront avoir dormi d'un sommeil profond et réparateur. Étonnés, comme si cela ne leur était pas arrivé depuis fort longtemps. Nous partageons une promenade bucolique qui nous mène chez un jeune fruiticulteur. Il produit de nombreuses variétés de fraises et imagine des croisements qui donnent des fruits savoureux. Il nous offre un panier de ces petites merveilles d'un rouge vermillon.

Nous retournons vers la belle maison blanche où nous attend un brunch gargantuesque. Du sucré au salé, nous passons en revue les plats, les conversations et les confidences du trio. Puis, nous signons à tour de rôle la photo-souvenir de notre « *Dimanche à la campagne* ». Nous prenons du temps pour nous dire au revoir, sans doute un peu plus qu'il ne le faudrait. Nous nous saluons de la main en nous promettant de nous revoir bientôt.

La semaine prochaine je recevrai une bédéiste, un chanteur néerlandais et une humoriste. Pour l'heure, la petite barque glisse lentement sur la rivière calme. La brise fleurie embaume. Les oiseaux chantent.

Tout est bien...

Béatrice GIMENEZ



DANS LES PRISONS DE NANTES
(Chanson traditionnelle) *

La brise légère du matin bruisse dans les arbres de la basse-cour encore plongée dans l'ombre portée des hautes murailles du donjon. Mais les premiers rayons du soleil matinal se hasardent furtivement par l'étroite meurtrière et dessinent sur la froide paroi de la cellule de fugaces miroitements.

Jehan, témoin du spectacle que lui offre ce matin de précoce printemps esquisse un sourire satisfait. Pourvu que l'éclaircie durable lui donne le loisir de retrouver dans la lumière mouvante les formes nées de son imagination désœuvrée : cheveux d'une jolie femme ondulant dans le vent, algues alanguies d'une rivière qui scintille, légères voiles d'une véloce goélette. On peut être réputé criminel endurci et goûter ces moments de pur ravissement.

Il perçoit le tintement des grosses clés et le raclement sur le sol inégal des sabots du geôlier. Evidemment, si au lieu du brouet habituel, on lui apportait un plateau garni des victuailles qu'il dégustait au temps de sa splendeur, sa joie serait complète. L'eau lui vint à la bouche en se remémorant les arômes du salmis de palombes, la suavité des premières fraises, la rondeur des raisins muscats et la fraîcheur gouleyante du muscadet nouveau.

Mais foin des regrets inutiles : Jehan se sait jeune, vigoureux et encore séduisant. N'y aurait-il pas un moyen de sortir de ce cul-de-basse-fosse ?

Allons, si l'on sait saisir l'occasion, au fond, tout est bien.

Andrée LEFEVRE

*Chanson :

[] « Va lui porter à boire,
à boire et à manger []
la fillette est jeunette,
les pieds lui a délié []
le prisonnier alerte,
dans la Loire a sauté
[] Vive les filles de Nantes, et tous les prisonniers (bis). »



CINQ ANS DÉJÀ

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Le printemps s'annonce et le soleil nous promet de belles journées. Mais cette insouciance n'allait pas durer puisqu'à midi, ce 17 mars 2020, nous apprenions que la France allait vivre son premier confinement à la suite de la pandémie due à un virus nommé Covid 19. Nous découvrons alors l'existence de cette menace criminelle. A ce moment-là, les explications allaient bon train : il s'agissait d'un virus échappé d'un laboratoire, d'une maladie transmise à l'homme par un pangolin (pauvre petite bête sans doute innocente) et encore un nombre incalculable de causes aussi farfelues les unes que les autres. La panique s'empara de la population et nous fûmes les témoins, dans les magasins, de clients dévalisant les rayons de papier WC, sucre, pâtes, etc... de peur d'une pénurie qui menaçait de s'installer pour un temps incertain.

A l'époque, je travaillais dans une école de formation pour adultes dans le domaine du médico-social et il était important que nos stagiaires qui étaient amenés à effectuer des stages en milieu hospitalier ne risquent pas de contaminer des personnes déjà fragiles. Tous les matins, j'avais un ou deux élèves dans mon bureau qui venaient me signaler qu'ils étaient souffrants et qu'ils rentraient chez eux. Je savais que je me trouvais en contact avec des personnes contaminées mais comment faire ? De même, lorsqu'elles me remettaient des documents, je n'allais tout de même pas aller travailler avec des gants. Déjà que le masque s'avérait difficile à supporter.

Pour les cours, nous nous sommes trouvés dans l'obligation de séparer les classes en deux groupes car les consignes de l'Education Nationale étaient claires : un élève par table. Un groupe avait donc cours dans une salle avec le formateur tandis que le second groupe suivait le cours en Visio dans la salle d'à côté. Ensuite le problème fut résolu car les cours furent dispensés à distance.

Le bâtiment réunissant trois écoles sur un même plateau, nous devions déplacer les heures de pauses des élèves afin qu'ils ne sortent pas tous en même temps.

Lors d'une consultation, mon médecin m'avoua que nous allions tous attraper cette maladie un jour ou l'autre. Sympa comme phrase de réconfort !

Puis vint le temps de la vaccination. Là encore, on entendait tout et son contraire. Il est vrai qu'un vaccin mis sur le marché en quelques mois pouvait faire peur mais comment éradiquer cette maladie qui faisait tant de victimes de tous les âges ? Un professeur essaya même de nous convaincre que nous pouvions nous soigner grâce à un médicament miracle. A l'époque, je pense que les gens étaient prêts à tout pour combattre ce fléau.

Autre problème : que faire comme loisirs durant ce temps libre que nous n'avions pas prévu ? Beaucoup de mamans se mirent à la pâtisserie avec leurs enfants et cette fois, ce sont les œufs et la farine qui vinrent à manquer dans les supermarchés. Mais quel bonheur de déguster tous ces gâteaux au chocolat et autres tartes aux fraises réalisés avec amour !

Le temps passa, les traitements finirent par produire leurs effets ainsi que les gestes barrière, la distanciation et le télétravail. Quelle joie de retrouver une vie normale même si des habitudes de cette époque sont restées comme le port du masque en cas de rhume ou l'utilisation du gel hydroalcoolique. Ce cauchemar est maintenant derrière nous.

Tout est bien.

Brigitte FOULTIER



JOLI MOIS DE MARS

La brise du matin bruisse dans les arbres...

Il serait criminel de rester sous la couette.

Ce mois de mars, nous offre sur un plateau, une journée de soleil, l'envol des oiseaux, leur chant.

La joie de respirer le printemps, être le témoin du premier bouton de fleur et surtout avoir le loisir d'en profiter.

Mois des carnivals, tous ces chars fait d'agrumes, ces costumes colorés, la musique, les danses, les barbes à papa. Boire du diabolo fraise ... tout cela fait le bonheur des petits et des grands.

Enfin, l'être humain est heureux.

Le 18 mars est une date impossible d'oublier (pour moi)

Il y a 58 ans, même s'il n'était pas le choix de mes parents...

Le 18 mars à 16 heures, je disais oui à mon hidalgo.

Heureux et amoureux... Tout est bien.

Gislhaine PAGES



AU CALME

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Jeanne a préparé la table du petit déjeuner dans le jardin. Elle a disposé la cafetière, une petite cruche pour le lait et deux tasses sur un plateau, prêt à être emporté dehors. Et dire qu'il y avait eu quatre tasses il n'y a pas si longtemps. Le sachet de croissants attend. Le soleil reste agréable malgré l'heure qui avance, inexorablement. Jeanne m'a attendue patiemment, me laissant tout le loisir de trainer au lit et de profiter d'une grasse matinée comme je n'en ai plus connue depuis des années. Mais en fin de compte, il serait criminel de gâcher ces heures que je pourrais passer en sa compagnie, alors je me lève. Ma plus ancienne amie a été le témoin de toutes les joies de ma vie, ainsi que de toutes mes peines. Il lui a alors paru tout naturel de m'ouvrir ses bras et sa maison après la mort de Jacques. Ah, te voilà ! Je propose d'aller faire un tour au marché après le petit déjeuner. Tu aimes toujours autant les fraises, je suppose. Elles sont incroyables, en ce moment. Je me sers un café et soupire. Ça va aller. Un jour après l'autre. Tout est bien.

Andréa FLORENTIN



PROMENADE EN FORÊT

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Tout semble paisible et tranquille.

Le bruit régulier d'une Dion Bouton cahotant sur le chemin forestier trouble le silence. Edgar et Monique se sont évadés pour aller faire un pique-nique dans la bucolique forêt voisine de la demeure où ils assurent les fonctions d'entretien, lui comme jardinier et homme à tout faire, elle comme cuisinière et femme à tout faire.

« Marions-nous dans la joie, Monique, et sauvons-nous à la ville pour vivre et travailler pour nous !

— Laisse-moi réfléchir encore un peu. Je vais cueillir des fraises en attendant de goûter ma délicieuse tarte aux champignons. »

En cherchant les fraises, et à l'endroit précis où le soleil inonde la clairière de sa lumière, elle découvre un corps étendu, gisant là sans vie. Elle hurle. Edgar accourt.

« Tu as vu ?

— Pour sûr, il est bien mort !

- Oui, et il a les poches pleines, on dirait !
- Ne touche à rien. Nous ne sommes ni voleurs, ni criminels !
- Ni même témoins !
- Si tu prends cet argent, nous serons accusés et tu n'auras pas le loisir d'en profiter. Tu offriras ta tête sur un plateau à la justice. Allons tout de suite prévenir la marée-chaussée !
- Oui, et comme ça, tout est bien ! »

Alain PONROY



UNE AFFAIRE RONDEMENT MENÉE

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Le soleil ne saurait tarder à darder ses rayons sur le plateau. Mais, avec le soleil, vont radiner tous les promeneurs du dimanche, ceux qui sillonnent à loisir la région, histoire de s'assurer une bonne santé physique et morale, et un bon bol de plein air pour supporter leur morne semaine à venir. Sauf que moi, je n'ai pas besoin de témoin aujourd'hui ! Alors je n'ai pas une minute à perdre avant le pseudo rush dominical. D'abord faire un tour aux cochons pour voir s'ils ont bien œuvré dans la nuit. Ça a dû les mettre en joie, le dîner que je leur ai offert hier soir. Ce n'est pas si souvent qu'ils peuvent faire bombance à ce point-là. Hier soir, c'était réveillon en mai. Les lascars peuvent me remercier car j'espère bien que l'occasion ne se représentera pas de sitôt. Parce que, comme disait la pub des années 80 : « J'frai pas ça tous les jours ! »

Tu penses ! Une fois ça passe, et encore, mais une récurrence m'exposerait trop et finirait par questionner, car il est bien connu qu'il y a toujours quelqu'un qui, à un moment donné, peut ramener sa fraise. Bon, c'est pas tout ça ! Trêve de tergiversations, il faut agir vite. D'abord les cochons ! Voir où ils en sont de leur festin, puis nettoyer la soue pour ne laisser aucune trace sur place, puis un p'tit tour de brouette et le tour sera joué. Bravo les petits, vous avez bien bafgré. M'avez pas laissé grand-chose à débayer. C'est super ! Vous avez l'air d'avoir bien apprécié. Ça aurait été criminel de gâcher une si bonne pitance. Bonne et rare ! Voyons voir, poussez-vous que je regarde mieux où on en est. Les os, ça ne vous plait pas, à ce que je vois. Trop durs pour vos quenottes ?

Avec une pelle, je ramasse les restes du festin pendant que mes mastodontes sont vautrés au fond de la porcherie. La digestion semble difficile, leur sieste en sera d'autant plus longue. Les reliefs de leur repas font tinter le métal de la brouette. Le bruit est plus aigu avec la mâchoire inférieure, mais je m'en fiche car pour l'instant, il n'y a personne alentours. Je prends le râteau pour être sûre de ne rien laisser de côté. Pas d'indice, pas d'indice ! Sous les dents du râteau, je ramène une chevalière en or et des bribes de tissu qui n'ont pas eu la préférence de mes bestiaux. Je déranger les cochons pour gratter sous leurs emplacements, car je ne veux rien laisser au hasard. Ils couinent et grognent leur mécontentement, mais, les gars, c'est pour une bonne cause. Parfait ! J'ai tout ratissé. En principe, il n'y a plus rien de compromettant dans cet endroit. Il me reste juste à évacuer le contenu de la brouette. Pour ça, le puits fera l'affaire.

En route pour le puits ! Je bascule le contenu dans le vieux puits désaffecté qui ne sert plus que de décor avec les jardinières de géraniums posées sur une plaque de métal qui m'a donné bien du mal à déplacer. Voilà, tout est en place. Ni vu ni connu ! Bien malin qui se doutera de ce qui s'est passé ici.

En regardant ma montre, je constate avec plaisir que tout ce charivari ne m'a pas pris beaucoup de temps. Une bonne douche, un pomponnage en règle pour bien accueillir les clients, et je serai en cuisine en un rien de temps pour préparer de quoi sustenter les marcheurs affamés.

Une affaire qui roule comme sur des roulettes. Bref, tout est bien !



AU CŒUR DES VOSGES

La brise légère du matin bruisse dans les arbres. Le soleil pointe son nez parmi les brumes filtrant à travers les rideaux.

Encore une belle journée qui s'annonce. Il serait dommage, voir criminel, de ne pas en profiter...Vite ! Sautons du lit et courrons réveiller toute la nichée.

Mais d'abord une petite pause, ouvrons en grand la fenêtre restée entrouverte pour la nuit.

Le grand plateau, très vert à cette saison, parsemé de pâquerettes, s'étend sous mes yeux, large et majestueux. Au-delà, les collines encore un peu embrumées me saluent toujours avec raideur et respect. Elles savent que je les admire tant sous leur robe de sapins verts, elles sont magnifiques !

Mais assez rêvé, j'ai trois enfants qui dorment à côté.

« -Allez les enfants il fait trop beau pour trainer au lit ! »

A part la plus petite, toujours très réactive et qui saute aussitôt du lit, les deux grands se retournent en grognant : plus un seul mouvement !

« Tant pis, on part sans eux »

Après un petit déjeuner vite avalé et quelques préparatifs nous sommes prêtes à nous élancer.

Quel plaisir de courir dans cet immense tapis vert et moelleux. Nous passons prêt de quelques vaches bien placides et leur gardien de chien vient gambader autour de nous, tout joyeux de notre attention. Enfin nous arrivons au pied de la première colline que nous grimpons aussitôt avec entrain. Elle nous réserve tant de fraîcheur !

« Des fraises des bois, maman, il y a des fraises des bois bien rouges ! Et aussitôt les petites mains se précipitent pour se saisir délicatement des petits fruits aussi minuscules que goûteux. Nous arrivons ensuite à notre halte préférée, près de la source qui dévale des hauteurs en cascades, sautillant de roches en roches en nous éclaboussant pour notre plus grande joie !

Nous prenons alors le temps de savourer ce moment.

- « Que nous avons de la chance ! » S'exclame mon espiègle cadette « Et mes frères qui ne sont pas là ! »

- « Ils auront tout le loisir de venir quand ils auront émergé. »

- « Oui mais sans eux, juste toi et moi...Tu m'accorderas que...Tout est bien !

Brigitte MARIOT



LA PUCELLE D'ORLEANS

La brise légère du matin bruisse dans les arbres et mon corps est mélancolique. Il est criminel de lui imposer la chasteté car il fut témoin des joies de l'étreinte. Ma peau nue sous le soleil se souvient des effleurements, préliminaires aux pressions plus appuyées d'une main avide, ma bouche s'entrouvre sur un gémissement, la lutte peut s'engager en un corps à corps dansant, un ballet maladroit, une rixe amoureuse qui ne cessera sans qu'aucun vaincu ne soit désigné, tout à leur extase, les combattants épuisés, repus, n'auront bientôt plus de sève pour imaginer la suite.

Sur le plateau, un peu plus haut, le bêlement des moutons emplie soudainement l'air déjà chaud de cette matinée. Le berger me regarde à loisir. Il est trop loin pour que je m'en effraie. Ce regard aiguise mes sens déjà enflammés.

C'est peut-être la dernière fois. La dernière fois que je jouis d'une telle liberté, d'un tel bonheur, d'une telle communion avec la nature. Mon corps est beau, il est jeune, il est avide.

Mais mon habit posé près de moi, ma mission et jusqu'à mon surnom erroné, la pucelle, me prive des plaisirs de la chair. Demain sur le champ de bataille je ne serais plus une femme, je livrerai mon corps en pâture non pas à la jouissance mais à la violence, peut-être sera-t-il transpercé par des lances. Demain je serais à Compiègne et si je suce les fraises, mon épée sera inoffensive. Je ne dois donc pas faiblir. J'ai Dieu avec moi.

Tout est bien !

Nadine PALISSON

7 mots à choisir dans la liste de 10 :

LIQUIDE

ATHLÈTE

ADIEU

BÊTE

CACHETTE

RÉCRÉATION

GRENOUILLE

TULIPE

RÉVÉLATION

TOURNOI

Phrase : ... « elle commence à perdre patience ... »



CONSTANCE ET ESPÉRANCE

Dans la grange proche de la mare, trois petites souris malicieuses jouent à se courir après. Elles bondissent, se cachent, sautillent. Bref, elles s'amuse^{nt} comme des petites folles. Les chipies furètent à droite, à gauche. Foncent dans le tas de foin, escaladent les poutres et les poutrelles. Elles se bagarrent gentiment sans se soucier d'autre chose. Dans l'étang, Rainette la vieille grenouille en a assez de ce raffut et de ce tumulte. Elle commence à perdre patience ! Il faut que cela cesse. Dans la cour, monsieur Tulipe le fermier a oublié un bidon de lait de la dernière traite. Rainette a une idée. Adroitement, la fine mouche se mêle aux jeux des souricettes. Elle bondit et cabriole avec elles. Ces dernières acceptent cette nouvelle compagne. Petit à petit, la roublarde perfide entraîne les trois petites vers le profond récipient, et sans le moindre effort apparent, elle saute par-dessus telle une athlète de haut niveau. Les rongeurs en font autant. Mais que croyez-vous qu'il arriva ? On entendit trois « plouf » successifs ! Sans s'en rendre compte, les petites bêtes se trouvèrent plongées dans un bain de lait. Terminée la récréation, il fallait sortir de ce piège au plus vite. Elles flottèrent un temps, puis essayèrent de nager. La première pataugea maladroitement. Très vite découragée et fatiguée par les jeux de la journée, elle se laissa couler sans lutter.

La deuxième agita trop vite ses petites pattes et s'épuisa rapidement. La troisième qui était robuste et brave l'encouragea à continuer. Peine perdue, la deuxième coula également, noyée dans le liquide blanc. Cruelle Rainette se délecta de ce spectacle et retourna coasser dans son étang, pas fâchée d'être enfin tranquille. Pendant ce temps, souricette vaillante et persévérante, ne lâcha pas prise. Elle nagea encore et encore avec force et bravoure. Elle fit la planche pour souffler un peu, puis reprit sa lutte, bien décidée à résister jusqu'au bout. Des étoiles devant les yeux, elle se sentit étourdie et perdit conscience en se disant que c'était la fin... Adieu la vie, je me suis bien battue pensa-t-elle, je peux être fière de moi. Et elle sombra. Au petit matin, le fermier découvrit dans son bidon de lait, deux souris mortes et une autre qui avait l'air de

dormir paisiblement sur un petit amas graisseux ! La troisième souris à force de volonté et d'obstination avait tellement brassé le lait qu'il s'était transformé en beurre ! Et c'est ce qui la sauva.

Elle s'éveilla, réalisa qu'elle était en vie, s'ébroua et sauta du bidon pour retrouver dans son abri, des forces et un repos bien mérité.

Cette petite fable n'est-elle pas une invitation à la patience et à la détermination ?

A méditer posément, au calme...

Béatrice GIMENEZ



CAMILLE

Cette enfant, pointe le bout de son nez dans cette famille au pire moment, elle pousse son cri...

Mois pour mois un an plus tôt, le fils aîné et ses camarades ont été dénoncés, arrêtés, torturés, assassinés. La future maman, a tout fait pour cacher cette chose en elle.

Sans médecin compétent dans les environs, délivrance mal préparée sans pénicilline. La maman est emmenée d'urgence à la Pitié à Paris.

Cette grenouille, sortie d'un liquide visqueux, est confiée aux grands-parents.

Comment allaient-ils faire, en cette période de l'histoire où l'on manquait de tout ?

Ils ont immédiatement aimé cette enfant, dont il fallait s'occuper très souvent. Très petite, il fallait l'alimenter peu mais souvent. La pauvre grand-mère, est fatiguée et elle commence à perdre patience. Camille se retrouve, chez sa tante et son oncle.

Comme dans un tournoi, cette enfant va et vient... Ils avaient l'un et l'autre besoin de repos.

Grace à toutes ces personnes et leur amour, cette enfant grandit, grossit.

Bon an mal an, la maman et sa fille sont sauvées.

Quelques années plus tard, la maman se marie, elle emmène cette chose, qu'elle n'avait pas souhaitée...

Venu le temps de s'instruire, fini de gambader, pas de récréation, en classe elle ne comprenait rien, tout se bloquait.

A entendre sa mère :

« Si les parents avaient eu de l'argent, elle aurait fait des études ; alors que toi (Camille), nulle en tout, bonne à rien, même pas garder les vaches, bête comme tes pieds »

La petite fille s'en voulait, elle aurait aimé disparaître.

A force de questions, la révélation de sa naissance fut donnée par ses grands-parents...

A partir de cet instant, tout fut plus simple, elle n'avait rien fait de mal à sa maman comme elle le croyait.

Ensuite, le temps des amours, où elle partait en cachette rejoindre son hidalgo. Mariage, non accepté !

Vaille que vaille, aujourd'hui deux enfants et petits-enfants, enfants confiés par le département, dont je suis très fière. Ça au moins, je pense l'avoir réussi.



PETIT CONTE LIQUIDE

Chaque année à la même époque, se déroulait le tournoi international des animaux. Pendant une quinzaine de jours environ, le monde animal faisait la paix afin d'uniquement se confronter dans de grandes joutes sportives.

Sans un adieu aux grands festins, les prédateurs laissaient leur instinct de tueur aux vestiaires tandis que les petits animaux sans défense, avaient enfin l'occasion de montrer leur musculature et leur finesse d'esprit de manière tranquille.

Une fois dans l'année, ce n'était pas trop demander que d'abandonner les soucis quotidiens ! Ils s'étaient tous mis d'accord depuis quelques années lors de nombreux et interminables conciliabules. En fait, depuis que les hommes avaient disparu de cette terre, les animaux s'étaient rendus compte que sans s'ennuyer de cette humanité, ils pouvaient très bien survivre et même vivre tout simplement... A eux de chercher et de trouver loisirs et fêtes qui pourraient agrémenter leur nouvelle vie. Les plaisirs dont les hommes avaient cru être les seuls inventeurs s'ouvraient maintenant au règne animal. Et sans que l'on puisse croire qu'elle commence à perdre patience, la troupe des bêtes existantes sort de sa cachette le moment venu, pour participer à cette récréation de sport et de joie.

Ce fut une révélation pour ces animaux, grands ou petits, marchant ou rampant, nageant ou volant, tous voulaient participer sans retenue. Le choix des disciplines sportives était défini par quelques races plus évoluées, et ainsi chaque athlète arrivant sur le champ d'affrontement prenait de suite connaissance de sa tâche. Ainsi un lion pouvait être confronté à un rat dans un combat au filet, le vainqueur étant celui qui emprisonnerait le plus vite l'autre avec ce grand outil. Une chèvre pouvait se retrouver confrontée à un loup lors d'un trek montagnard et nocturne. Une grenouille se retrouvait à souffler sur la voile d'un petit bateau pendant qu'un bœuf chargé d'alléger sa tâche poussait l'embarcation avec sa paire de cornes, ainsi plusieurs attelages concurrents participaient jusqu'à la grande finale. Au milieu des champs de tulipes, les chats poursuivaient les souris en tout bien tout honneur juste pour se mesurer lors d'une grande épreuve de vitesse. Un ours devait aller quémander du miel aux abeilles qui pour l'heure multipliaient leur production, et sans y goûter bien sûr devait le porter aux saumons qui ainsi régalez retardaient volontiers leur voyage fatal... Les exemples étaient multiples tant ce monde vivant était vaste...

Même s'il parait difficile de croire à ce grand évènement, il avait pourtant lieu chaque année et puis qui croire ? Comment croire ? Comment être sûr ? De toute façon tout ce qui aurait pu être du domaine du rationnel ne subsistait plus ou était redéfini depuis que l'homme avait quitté cette terre.



VISITE D'UN VILLAGE

Il y a une vingtaine d'années, en revenant de vacances, nous sommes passés dans un petit village du Quercy où j'avais jadis passé, deux années durant, des congés estivaux chez mes grands-parents.

Tandis que nous parcourions, mon fils de 9 ans et moi, les rues quasi-désertes, j'eus droit aux questions d'usage :

« Dis, papa, tu ne t'ennuyais pas ?

- Non, du tout. A l'époque, il y avait plus de personnes. Et puis, les vacances d'été, c'était la récréation. Il y avait plein de jeux à faire, des cachettes, des tournois de ballon que les grandes personnes nous aidaient à organiser... Nous rentrions fourbus le soir. Pas besoin de marchand de sable pour dormir !
- Bah ! Je n'y crois plus au marchand de sable depuis que je sais que le Père Noël, c'est toi !
- Oui, certes, mais c'est ta mère qui t'a fait cette révélation par inadvertance... Là, tu vois, c'est la grande place où un cirque s'installait parfois...
- Grande ? Bof, elle est petite !
- Oui, mais pour moi, elle reste grande. Ah, je me souviens, il y avait aussi un athlète de pacotille qui soulevait des poids en bois à bout de bras...
- Pourquoi des poids de bois ? C'est nul !
- A l'époque, c'était encore la mode dans les petits cirques ... Viens voir ici : cette petite maison avec les tulipes, c'était celle de la grenouille de bénitier.
- Grenouille de bénitier ? C'est quoi ? Moi je connais les grenouilles dans les mares, c'est tout !
- C'était une personne assez âgée qui rendait service au curé...
- Comme ta mémé ?
- Non, ma mémé ne rendait pas service au curé...
- Ah bon !
- Ici, c'est l'église où j'ai dit adieu à mes grands-parents quelques années plus tard...
- C'est vieux tout ça, papa !
- C'est ton avis ! Il faut que l'on se dépêche. Ta mère, comme je la connais, elle commence à perdre patience à nous attendre... »



UNE VIE DE SOUPIRS

Ce n'est pas une vie que celle de grenouille ! Sans parler de ses successives et épuisantes métamorphoses pour arriver à ce corps gluant, verdâtre et toujours dégoulinant, qu'elle exècre depuis toujours, cette pauvre petite bête doit passer sa vie toujours immergée dans le liquide d'une mare plus ou moins saine, plus ou moins glauque selon les saisons, passant son temps à jouer malgré elle à la cachette sous des nénuphars ou des branches mortes au moindre craquement ou suspicion d'un éventuel danger ! Ça vous épuise une grenouille d'être toujours en alerte. Le danger est partout, qu'il vienne du ciel ou de l'eau. Bref, sa vie est tout sauf une récréation.

Quand tout est à peu près calme, entre deux alertes, le repos momentané sur une large feuille n'est pas non plus une sinécure. L'onde maléfique lui renvoie son image en miroir, et voir cette immense bouche au long sourire idiot lui tire les larmes. Et les pattes ? On en parle des pattes ? Chétives et courtes devant, trop musclées et si longues à replier dans une posture inélégante. D'aucuns diraient qu'elle a des cuisses d'athlètes, mais elle les voit comme un suprême défaut indélébile. C'est quoi, cette posture indécente, le cul par terre, pattes repliées et bien écartées, dévoilant un ventre imberbe et gonflé ? Que voulez-vous, elle se trouve moche ! Les pys n'existant pas chez les grenouilles, ce n'est pas une révélation, elle doit faire avec ce fardeau et subir sa vie de grenouille. Le plus dur à supporter, c'est cette voix disgracieuse et disharmonieuse qui sort de cette grande bouche édentée tout juste bonne à happer de minuscules insectes insipides. Comment peut-on brailler aussi faux, telle une cantatrice sur le retour, à la voix devenue éraillée, mais qui persiste à rester sur le devant de la scène, alors que tous les spectateurs ont fui ses concerts depuis belle lurette ?

Ah, que c'est dur, cette vie, pense la grenouille, lancée dans la contemplation du look de ses rêves qui, à quelques mètres d'elle, foule de ses quatre sublimes chaussures cornées une belle herbe verte qu'elle mâchonne inlassablement et si sereinement. C'est ça, son idéal d'élégance : deux protubérances coudées couronnant une tête majestueuse, un gros ballon rebondi entre les pattes arrière, une excroissance caudale qui fouette l'air avec grâce... Qu'elle aimerait être cet animal imposant et paisible qui assume sa tranquillité, qu'elle ponctue parfois d'un appel si profond dans les graves. La grenouille en tremble de bonheur dès que le son adoré sort des lèvres charnues du gros animal. Qu'elle aimerait chanter comme cela !

De soupirs en soupirs, elle commence à perdre patience, mais la grenouille sait les limites de son impatience. Elle doit se contenter de rester béate d'admiration, sous peine de finir comme son aïeule intrépide et ambitieuse, qui s'était mise à enfler encore et encore pour gonfler sa taille. La légende batracienne se transmet de mère en fille, comme un avertissement d'une frontière à ne pas franchir sous peine d'éclatement. Grenouille tu es née, grenouille tu dois rester, c'est comme ça ! Hélas !



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Bien à l'abri dans sa cachette, Alice s'agace : elle commence à perdre patience. Ce que ses amis sont bêtes, elle les entend l'appeler dans tous les coins du parc mais personne ne la trouve et pour cause : elle est tapie dans ce tronc d'arbre dont le feuillage cache l'accès. Puis, doucement, les cris s'estompent, une douce chaleur l'envahit et elle se sent flotter.

Soudain, une petite voix l'appelle : « Alice, moi je t'ai trouvée ». La petite fille sursaute, regarde autour d'elle et ne voit qu'une minuscule grenouille qui l'observe étonnée. « Viens avec moi, tes amis sont partis, ils ont renoncé à te chercher. Nous allons nous rendre dans ma mare car je suis plus à l'aise dans le milieu liquide que sur terre ». Alice la suivit et elles traversèrent un magnifique champ de tulipes et de marguerites. Arrivées à la mare, la grenouille sauta dans l'eau et Alice la vit disparaître.

Elle regarda autour d'elle et assista à un tournoi de boxe entre deux lièvres. Chacun avait revêtu un short et portait des gants à chacune de ses pattes. Le match était arbitré par un coq (le coq sportif) qui prenait son rôle très au sérieux.

Elle continua sa promenade et vit un lapin blanc muni d'une montre à gousset et qui criait en courant : « en, retard, en retard, je vais être en retard ! » Elle décida de le suivre et constata qu'il pénétra dans le tronc d'arbre où elle s'était cachée auparavant. Il se lamentait en disant : « ça y est, je l'ai perdue, je suis arrivé trop tard.

« Mais qu'as-tu perdu lui demanda alors Alice en le faisant sursauter. « Ah dieu merci, tu es là. Il faut que tu me suives car la récréation est terminée et tes camarades s'apprêtent à rentrer en classe. Mais personne ne m'a trouvée et il y a trop de belles choses à découvrir dans ce nouveau monde. Mais ce monde n'est pas le tien, c'est le pays des rêves des enfants sages. Ce n'est pas la réalité, juste une illusion (à peine une sensation) ».

La fillette fut très déçue et se résigna à retourner en classe. En la voyant arriver, ses camarades lui demandèrent où elle s'était cachée. Elle ne leur répondit pas en se promettant de retourner dès que possible dans ce monde magique.

Brigitte FOULTIER



L'ADDICTION

La couleur ambrée qui s'écoule de la fiole ne laisse aucun doute sur la nature du liquide ingurgité à grande lampée par l'homme qui lui fait face. Elle sait que si elle souhaite la révélation attendue, elle doit le laisser s'enivrer. L'alcool délie les langues les plus farouches. Dire que ce tas informe, sale, puant fut un athlète de renom, le monstre marin titrait les journaux, qu'elle en était éprise, qu'elle le vénérât même, fière d'être sa femme. Elle commence à perdre patience.

- « Grenouille, dis-moi, s'il te plaît ! »

- « Cesse de m'appeler Grenouille, hic, tiens j'ai le hoquet ! C'est une très bonne cachette ma Tulipe, tu ne le trouveras pas ! »

- « Cesse de m'appeler Tulipe. Ecoute sale bête, je vais te crever les yeux si tu ne me dis pas toute de suite où tu as caché mon portable. »

- « Oh, oh attends-tu un coup de fil important ? »

- « Oui celui du tueur à gage que j'ai engagé pour te saigner comme le porc que tu es ! »

- « Très drôle, je pense plutôt qu'il s'agit d'un appel de ton amant ! »

Elle le regarde en silence, une grande idée ! Un silence de cet ordre équivaut à une affirmation sans en fournir la certitude. Il va déguster l'alcoolique ! Elle s'apprêtait à exploser, à hurler : « Je n'ai pas d'amant » mais, ce silence, une trouvaille !

- « Tu ne nies pas ! » éructe-t-il « C'est donc vrai ! Mon amour, ne me dis pas que... »

- « ... »

- « Parle, par pitié. »

Elle jubile.

- « ça n'est pas possible ! Mon dieu non ! »

Il s'effondre et pleure.

- « Alors où est mon portable ? »

- « Dans le faux plafond de la chambre, trois pas à droite, deux face à la fenêtre. » pleurniche-t-il.

- « Et je n'ai pas d'amant » ajoute-t-elle avant de se lever et de se diriger vers la chambre.

- « Et le portable n'est pas dans la chambre ! » s'esclaffe-t-il. « Tu sais, nous devons nous soutenir, moi dans ma cure de désintoxication alcoolique et toi pour lutter contre ton addiction aux objets connectés ! Je t'aime et donc je te protège ! »

Finalement, l'idée du tueur à gage n'est pas si saugrenue et s'infiltré durablement dans le regard noir d'une tulipe toute courroucée !

Nadine PALISSON

*INTELLIGENT(E)**FENÊTRE**FOURMI**COULEUR**ORAGE**VILLE**IMAGE*

Le début du texte doit commencer par une voyelle.

La fin de texte doit se terminer par une consonne.



LA VILLE DEBOUT

En haut du gratte-ciel le plus haut de la ville, il y avait une plate-forme réservée aux visiteurs. Sans fenêtres mais avec de puissantes rambardes et une paroi vitrée de protection, chacun pouvait admirer cette immense ville qui offrait ainsi ses trésors architecturaux à la vue de tous. Des milliers de formes parées d'une multitude de couleurs, envoyaient aux curieux un spectacle inhabituel et quelque peu féérique.

Cette cité on l'avait déjà vue d'en bas, mais là, cette « ville debout* », comme l'écrivait Céline, offrait de ses sommets des images inattendues et spectaculaires. Les rues s'entrecroisaient régulièrement avec des angles droits insoupçonnés. Les bruits d'en haut étaient différents. Bruyante et grouillante en bas, la ville apportait jusqu'en haut des sons plus étouffés. Une légère brise déposait une fraîcheur toute relative et rappelait à chacun qu'il se trouvait à plus de cent- cinquante mètres du sol. La vue que dévoilait ce site coupait le souffle.

En bas des milliers de piétons se rassemblaient pour attendre le feu qui donnait la permission de traverser les rues, et dès que la petite lumière verte s'allumait c'était comme un flot de fourmis qui se précipitait de l'autre côté de la voie urbaine. Ces images du haut de la tour étaient vraiment irréelles. Quand on était là, on était bien plus près des avions qui cherchaient à atterrir ou qui venaient de décoller, effectuant ainsi un balai incessant comme s'ils avaient été désignés à tour de rôle surveillants de cette cité. Plus on regardait loin et plus on voyait de nouvelles constructions, c'est dire que cette ville était étendue au-delà de l'imaginable. D'autres gratte-ciel se dévoilaient par petits paquets de dix de vingt ou de trente, ils formaient des sortes d'ilots pointus dans cette immense agglomération qui comptait environ trente-cinq millions d'habitants.

Au milieu de toutes ces infrastructures, puisque dans cet enchevêtrement s'ajoutait aussi les voies de communications, s'inséraient quelques bras de mer et quelques parcs tout verts, donnant des touches d'aération à ce tableau moderne. Chacune de ces grandes bâtisses avaient été construites de manière intelligente, capables de résister aux secousses sismiques, aux orages et aux typhons les plus violents. Ces structures

imposaient leur loi et apparemment les habitants s'étaient parfaitement habitués aux vicissitudes de ce monde.

Dire que ce tableau attirait par sa beauté serait sans doute exagéré car tout ça n'était finalement que du verre, du béton et de la ferraille. En revanche, et on ne peut le nier, s'exprimait dans cette immense œuvre une belle partie du génie humain.

*« Voyage au bout de la nuit » L.F. Céline

Laurent VACHER



CADEAU

Un don, au départ je ne fus qu'un don, un cadeau précieux offert par altruisme, une petite cellule porteuse de grand espoir.

Pendant plusieurs mois, je ne connus que le noir et le froid, un monde sans couleur, en attente d'un miracle.

Au départ je n'étais pas encore une personne, juste un élément qui attendait son complément, et ce froid qui me permettait d'attendre le bon moment, la bonne personne qui saura m'accueillir.

Et puis un matin, une fenêtre qui s'ouvre et du fond de cette cuve où je sommeille, le miracle. Je vais enfin rencontrer mon complément, promesse de vie.

Sensation de chaleur, on me réchauffe, on me prépare à la grande rencontre. Tel un orage, la fusion se fait, un bouleversement, un cataclysme.

Ça y est j'existe, je suis.

Je me blottis bien au chaud au creux de cet utérus, je commence à grandir et j'attends patiemment le grand moment.

Maman, qui est cette femme qui déjà me protège et me chérit. Elle ne connaît rien de moi mais déjà elle m'aime inconditionnellement, moi que ne suis encore pas plus gros qu'une petite fourmi.

Je sais qu'elle m'aimera, elle m'a tant attendu, tant espéré.

Moi au fond de son ventre je m'applique à grandir.

Je veux qu'elle soit fière de moi, je veux être parfait, beau, intelligent.

Elle ne connaîtra jamais l'autre partie de moi-même mais reconnaîtra les traits qui nous seront communs.

Pour le moment nous faisons connaissance au travers d'images sur un écran. Nous communiquons par les gestes. Nous créons notre propre histoire.

Plusieurs mois passent et son ventre s'arrondit à mesure que je progresse. Elle me parle moi je lui réponds par des petits coups de pied.

Je l'imagine autant qu'elle me fantasme, une histoire d'amour jusqu'à la rencontre.

Aujourd'hui 25 avril 2025, me voilà !

Je m'appelle Solan et je suis né ce matin, dans l'hôpital de cette ville, doucement, sans violence, dans la joie et l'amour de mes deux mamans.

Je serai beau, fort, intelligent, je leur ai promis car je le sais je suis un cadeau du ciel.



L'HISTOIRE D'UNE TOUTE PETITE FILLE...

« Allez les filles, sortons toutes dans la cour, vous allez assister à un évènement historique ». Du haut de ses huit ans, l'enfant n'imagine pas que cette récréation inattendue la marquera pour toujours...

À l'époque, les filles et les garçons étaient séparés dans des écoles bien distinctes. De quelle affaire pouvait donc parler madame Naudy ? L'air printanier de ce début mars faisait voler les cheveux longs et onduler les jupettes. Brusquement un son lointain mais très puissant, comme un roulement de tambour démesuré ou un grondement de tonnerre un soir d'orage emplit l'atmosphère. Une vibration inquiétante partant du sol remontait le long des jambes. Un tremblement grandissant, puis un bruit terriblement assourdissant. Des cris, des galopades affolées vers le préau pour se mettre à l'abri. Et cette fillette dotée d'une sensibilité extrême, à genoux sur le bitume, les mains sur les oreilles, silencieuse, pétrifiée... regardant le ciel sans comprendre ce qui se passait. Le vacarme au summum de l'inimaginable. Fulgurant, foudroyant...

Irréel, le géant fabuleux apparut dans un vrombissement saisissant. Un Titan superpuissant incroyablement grand. Fuselé, blanc, reflétant les rayons du soleil dans les fenêtres. Le temps de réaliser, vif, il avait déjà disparu laissant derrière lui une traînée sonore se répercutant en un écho incessant dans la ville rose. Des enfants abasourdis et des adultes bouleversés, toute la population occitane se mit à applaudir à tout rompre et à crier à perdre haleine devant ce spectacle ahurissant. Le grand oiseau blanc et monsieur André Turcat entraient dans la Légende. Ce jour de mars 1969, la petite Béatrice ne comprit pas qu'elle venait d'assister à un pan de l'histoire de l'aéronautique mondiale.

Le soir dans son lit, ses oreilles bourdonnaient encore douloureusement. Elle apprit quelques décennies plus tard qu'elle souffrait d'hyperacousie. Un comble dans une ville où les Caravelles et les Transalls frôlaient son immeuble à très basse altitude plusieurs dizaines de fois par jour.

À présent adulte, je tiens juste à me souvenir de l'image sans le son... La couleur blanche reflétant les nuages et le ciel. La silhouette élégante, fuselée. L'aile delta d'une ampleur impressionnante. Sans oublier le « nez » amovible, à géométrie variable.

Le CONCORDE, supersonique, bijou de technologies et de techniques sophistiquées et intelligentes. Et surtout que, toute minuscule fourmi que j'étais, ce jour-là j'ai eu la chance d'assister à l'Histoire avec un grand « H ».

Béatrice GIMENEZ



RÊVERIES SCOLAIRES

Éric regarda par la fenêtre et laissa ses pensées vagabonder au-delà de la cour et de la ville. Le printemps s'annonçait avec ses couleurs vives et sa chaleur retrouvée. Il compta les mois qui lui restait à patienter avant les vacances tant attendues tous les ans.

Dans la classe, l'instituteur débitait d'une voix monotone sa leçon sur la préhistoire. Éric eut alors devant les yeux l'image de Monsieur Martin vêtu d'une peau de bête, armé d'un gourdin et le tirant par une oreille pour le conduire au tableau. Il frissonna puis se mit à sourire : son imagination était vraiment débordante ! Pour se souvenir de cette représentation, il en fit un dessin qu'il glisserait avec tous ceux que ses rêveries lui avaient inspirés.

Il n'était pas vraiment bête ni vraiment intelligent, il était dans la moyenne et cela lui suffisait amplement : surtout ne pas se faire remarquer, ne pas sortir du lot dans un sens ou dans l'autre. Dernièrement, il avait entendu sa mère dire à son père : « peut-être devrais-je lui acheter des cahiers de qualité de la marque Clairefontaine, cela pourrait l'aider à s'améliorer ». Il était un peu triste de causer de la peine à sa mère mais très vite il passa à autre chose.

Soudain un arc-en-ciel apparut dans le ciel. Il faisait suite à l'orage qui les avait frappés, les empêchant ainsi de sortir en récréation. Ouf ! pensa Éric, nous allons pouvoir aller prendre l'air avec ce ciel bleu retrouvé.

Un petit point attira son attention : il s'agissait d'une minuscule fourmi qui se promenait gentiment sur le radiateur. Éric s'imagina ce que devait représenter ce radiateur à l'échelle de ce minuscule insecte. Ce devait être comme gravir l'Himalaya pour un être humain. Là encore, il s'imagina en tenue d'alpiniste avec un énorme sac à dos en train d'escalader le toit du monde.

Brusquement la sonnerie de la récréation retentit. Enfin il allait pouvoir sortir et courir pour se défouler et profiter du soleil et de la chaleur. Il se sentit revivre et reprendre pied dans la réalité. Fini de rêvasser et de laisser son imagination vagabonder.

Brigitte FOULTIER



NAISSANCE D'UNE VOCATION

Accourant de tous les côtés vers les fruits écrasés, des dizaines de fourmis se pressaient sur le rebord de la fenêtre de la petite cuisine. Jean-Henri ne se lassait pas de les contempler, observant leur ballet frénétique, mais semblait-il parfaitement ordonné, pour transporter leur butin un peu plus loin.

Là, grandissait un monticule, grouillant d'insectes aux délicates articulations jamais en repos, où la sombre couleur de leur carapace tranchait sur le sable doré.

L'enfant ne pouvait croire à une activité sans but et simple fait du hasard. Il avait été fasciné par l'image en coupe d'une fourmilière dans la fameuse Encyclopédie, une sorte de ville-miniature, avec des avenues où se croisaient les petits animaux, des ramifications étroites, au dessin complexe, dans un ensemble cependant très ordonné. Ce fut une révélation, et depuis ses observations régulières le persuadaient d'avoir sous les yeux une multitude d'êtres intelligents, capables d'une organisation sociale très élaborée.

Jean-Henri perçut les prémices d'un orage qui se rapprochait et les fourmis semblaient réagir elles aussi à l'atmosphère chargée d'électricité, dans un regain d'agitation frénétique.

Les premières grosses gouttes s'écrasèrent sur le sol de la courette et l'enfant songea qu'il lui faudrait rentrer pour se mettre à l'abri. Il profiterait de la cuisine à sa disposition pour préparer une gâterie à ses petites amies : un délicieux sirop.

Andrée LEFEVRE

DÉLICE
INDISPENSABLE
CERVEAU
CLAIRIÈRE
BIJOU
PAPIER
GROUPE

Phrase : ...« en tout bien tout honneur »...



ODE AU DÉLICE

Il existe toute sorte de métiers, certains très sérieux, avocats, notaires, juges par exemple, d'autres tournés vers les relations humaines d'autres encore très techniques. Certains ont été désignés essentiels et ont eu le privilège de continuer à exister lors d'une sombre période alors que les autres ont été obligés de rester en sommeil pendant des mois. Comment pourrais-je qualifier celui qui se trouve devant moi ? Au premier regard, une belle boutique, une devanture style art déco, une vitrine fournie et prometteuse. Je me décide à pousser la porte. Dès l'entrée mes narines sont en éveil, odeurs sucrées, suaves, envoûtantes titillent mon cerveau. Une odeur de fraise m'entraîne dans une rêverie et je me retrouve en pensée dans une clairière à cueillir ce précieux petit bijou si délicat.

Mon regard se porte sur l'endroit où se cachent des trésors. Quelle imagination, quel artiste a pu produire tant de merveilles, classées par catégories, chaque groupe coloré appelle au désir.

Qui a pu réussir de telles œuvres d'art associant couleur, matière, texture avec tant de délicatesse, en essayant en permanence de se renouveler afin de stimuler l'envie.

Pourtant cet artiste reste humble, on le rencontre rarement. Il reste concentré sur ses créations pendant que ces dames dans la boutique récoltent en tout bien tout honneur les louanges dues à son travail.

Arrive pour moi le moment de la décision, dilemme quasi insupportable, choisir c'est savoir renoncer.

C'est le cœur serré que j'arrive enfin à décider quel sera l'objet de mon plaisir.

C'est avec une joie teintée d'une pincée de frustration que je sors de cette boutique en tenant amoureusement cette merveilleuse tarte aux fraises blottie dans son joli papier.

Alors si je devais qualifier ce métier je dirais qu'il n'est pas essentiel mais indispensable, un indispensable distributeur de petits bonheurs.



« CLAIRE »

Il l'avait repérée dès la rentrée de septembre. Il faut dire que les filles se faisaient plutôt rares dans l'amphi. Elle lui avait plu tout de suite par son absence d'artifices : pas de maquillage compliqué, pas de bijoux ; tout ce qui semblait si indispensable aux autres filles de leur âge. Elle était désarmante par sa simplicité et son naturel. Elle avait de longs cheveux bruns, elle cachait une myopie visiblement importante derrière de grandes lunettes et elle semblait maladivement timide – ce qui lui plaisait chez une femme, parce qu'il l'était aussi. Bien évidemment, cela compliquait les choses et les chances d'engager un jour la conversation avec elle étaient proches de zéro. Pas besoin d'avoir déjà suivi les cours de statistiques de M. Moreux pour le comprendre. D'autant plus qu'elle ne se séparait jamais de son groupe d'amies, qui l'entourait telle une armure ou une carapace.

Une fois, au cours d'algèbre appliquée du jeudi soir, il réussit à s'asseoir juste derrière elle. Il n'écoula rien et ne prit aucune note ce cours-là, ramassant à la fin du cours des feuilles de papier désespérément vierges, elles aussi. Au lieu d'écouter et d'essayer de comprendre, son cerveau s'amusa à faire des digressions et à jouer avec son prénom, comme s'il se fût agi d'un ballon, ou d'un bonbon qu'on fait tourner dans sa bouche avec délice : Claire – clairière – éclaircie – soleil – été – vacances ... Peut-être que d'ici les grandes vacances, il aura trouvé le courage de lui parler et de l'inviter à aller boire un café avec lui, en tout bien tout honneur, bien sûr. Cela lui laissait à peine sept mois pour trouver le courage. Il allait falloir passer la seconde.



MA COMPAGNE

Il y a bien longtemps que l'on se connaît toi et moi. Enfant déjà, pas très habile, je me tachais les doigts d'encre et le papier buvard était maculé de formes violettes. Tu grattais les pages de mes cahiers avec ce bruit caractéristique qui me manque parfois. Plus âgée et plus aguerrie, je te laissais courir sur les lignes avec une satisfaction non dissimulée.

Quel plaisir d'écrire avec toi. Après quelques encriers renversés, suivis de punitions inévitables, l'on m'offrit un beau porte-plume à cartouches. Ma récompense pour avoir obtenu mon certificat d'études. Un petit bijou que je ne lâchais plus. Pour autant, je ne t'ai jamais oubliée, toi, ma plume Sergent-Major. Plus tard, je reçus en cadeau un magnifique cahier à spirales. Sur la belle couverture, un faon dormait dans une clairière verdoyante.

Depuis ce jour, je n'ai cessé de poser mes mots et mes phrases sur les feuilles quadrillées.

Au fil du temps, mes écrits se sont améliorés pour devenir des « Nouvelles ». Mon allié à présent est le crayon à papier. Le simple fait de l'aiguiser équivaut presque à un échauffement, une mise en situation. Indispensable avant de pratiquer ce plaisir qui peut être solitaire ou partagé. En tout bien tout honneur bien entendu ! En groupe, il permet d'échanger, d'écouter, de découvrir d'autres créations.

Avec d'autres petites plumes agiles, inspirées, timides ou audacieuses. Au gré des séances et des années, notre Atelier progresse et se bonifie. Chaque Plumette a trouvé sa place, ses mots, son style, son équilibre. Je souhaite vivement que nous continuions tous ensemble le plus longtemps possible avec autant de plaisir. Dans le respect et la bonne humeur.

Je nous prédis encore de belles pages d'écritures.

Et que nos plumes grattent encore le papier avec délice.

Le cerveau et l'esprit curieux et en éveil.

« *A fleur de mots* » et avec toutes mes *amitiés plumesques* !

Oserais-je signer « la Fée Clochette »...

Béatrice GIMENEZ



LA COHÉSION DE GROUPE

Savez-vous ce qui est indispensable à la bonne cohésion d'un groupe et ce quel que soit le groupe ? Une bonne entente entre tous les membres, voire même une certaine complicité. Je vais prendre plusieurs exemples pour étayer mes propos.

Commençons par l'Assemblée nationale où sont réunis différents groupes de divers horizons politiques. A priori, les personnes présentes sont censées avoir un cerveau bien fait et faire preuve d'une certaine éducation, mais il suffit de regarder à la télévision la retransmission des séances pour constater que les débats ne ressemblent ni plus ni moins à la cour d'une école maternelle. Tout le monde crie, personne n'écoute l'interlocuteur qui essaie de lire le discours inscrit sur son papier. Et dire que ce sont ces individus qui sont censés nous représenter.

Autre exemple : une salle de classe d'enfants entre 9 et 11 ans : comme disaient nos parents « c'est l'âge bête ». Les filles se prêtent vêtements et bijoux en critiquant leurs congénères et les garçons ne pensent qu'à une chose : regarder sous les jupes des filles « en tout bien, tout honneur ». Mais attention car c'est ainsi qu'un certain violeur en série dont le nom commence par Pé et se termine par Cot a été appréhendé.

Tournons-nous maintenant vers nos amis les animaux et plus particulièrement ceux qui peuplent nos forêts. Lorsqu'une biche se désaltère dans une clairière en profitant des délices de l'eau fraîche d'une rivière, on peut constater que l'animal est toujours sur les gardes car elle sait qu'à tout moment elle peut faire l'objet d'une attaque de la part d'un prédateur.

Il existe différents groupes chez les animaux et qui, à la vue de l'actualité journalière, nous paraissent moins féroces que l'homme car ils attaquent pour manger ou pour défendre leurs petits mais jamais gratuitement pour le plaisir de tuer.

Dernier exemple : notre groupe d'écriture. Le but est de se faire plaisir et d'écrire sur des sujets qui nous tiennent à cœur. Si on observe les participants, on constate qu'à partir de mots identiques, chacun et chacune est capable de produire un texte totalement différent de celui de son voisin. Untel féru d'histoire oriente ses textes vers des épisodes de l'histoire de France. Une autre écrit de merveilleux textes avec des descriptions qui nous entraînent vers des univers dépaysants. Enfin, la petite dernière qui nous produit des textes décalés, humoristiques ou qui frisent l'épouvante.

En conclusion, j'ajouterais que le plus important dans un groupe c'est le respect des autres et l'égalité entre tous.

Brigitte FOULTIER



GROSSE SURPRISE !

- « Quel délice cette glace ! » S'exclame Raphaël
- « Vraiment c'est le temps rêvé pour l'apprécier » !
- Et tout le groupe d'acquiescer à l'aide de grands « Hum ! » et de tapes sur le ventre.
- « Je dirais même plus » renchérit Claire « Indispensable par cette chaleur ! »
- Mais soudain, un cri fuse au milieu des rires.
- « Oh non ! Ma boucle d'oreille, j'ai perdu ma boucle d'oreille ! C'est Eline, l'air catastrophé, qui se triture l'oreille droite. En effet, alors qu'à gauche un magnifique losange en 3D pendouille au bout d'une chaîne, plus rien de l'autre côté !
- « Ce sont des boucles d'oreilles qui m'ont été offertes il y a longtemps et dont je prenais grand soin... »
- « Pourquoi elles ont de la valeur ? » Demande Paul, « Pourtant elles ne sont ni en or, ni en argent, on dirait du papier !
- « Mais oui c'est de l'origami... »
- « De l'origa quoi ? »
- « De l'origami, donc du papier travaillé avec beaucoup de savoir-faire, c'est un véritable art Japonais ! Elles ont été réalisées par une amie très chère et malgré leur fragilité je les conservais depuis plusieurs années ! »
- Et tout le groupe de se pencher pour essayer de repérer l'objet si précieux.
- « Fais marcher ton cerveau, lui intime Raphaël, c'est indispensable, es-tu sûre d'avoir accroché les deux boucles ? As-tu le souvenir de les sentir de chaque côté ? »
- « Mais bien sûr, dans la clairière tout à l'heure Monique les a même admirées... »
- Les recherches restent vaines et Eline est vraiment contrariée. Paul alors s'avance et prenant Eline par le bras, l'entraîne sur les pas de la marche qu'ils ont fait un peu plus tôt dans l'après-midi.
- « Allez on refait un tour dans la clairière, mais, je t'en prie retrouve ton sourire. Admets qu'il y a très peu de chance de retrouver ce bijou ! »
- Soudain, alors qu'ils se sont éloignés du reste du groupe, il se jette à genou devant Eline et lui déclare :
- « Je te promets de t'offrir un autre bijou. Certes, il ne sera pas fabriqué de mes mains mais il scellerait, si tu le souhaites, notre future union, car en tout bien tout honneur je veux enfin te déclarer tout mon amour ! »

Brigitte MARIOT



LES FOLIES DE BERENICE

Que de délices au pays de Bérénice
Heureuse, gambadant dans la clairière
Elle goute au suc enivrants des cerises
Une princesse fière aux allures altières

Parfum sur la langue, parures aux oreilles
Des bijoux rouges carmin qui l'émerveille
Petite sotte au cerveau atrophié
Qui ne jure que par la beauté

Une mocheté peu soignée
Exclue des groupes les plus raffinés
Mais à l'orgueil démesuré
Multiplie les selfies de son visage de
papier mâché

Elle pense briller en société
Quand elle ne remarque ni les quolibets
Ni les regards amusés
Qui font d'elle l'objet d'une collective
risée

Son imaginaire empreint de conte de fées
Déforme, distord, diffracte la réalité
Indispensable artifice pour cette pépée
Afin d'effacer toutes noires pensées

Seule une admirable jeune beauté
Outrée de tant de méchanceté
Se rebella et de manière spontanée
Pour protéger l'infortunée, enguirlanda
l'assemblée

C'est ainsi que Bérénice fut informée
Qu'elle s'était fourvoyée
Dans une estime grandement démesurée
De sa personne et de sa renommée

En croyant être un émérite chevalier
La créature au cœur haut perché
Provoqua la désolation et l'âpreté
D'une Bérénice instantanément courroucée

Après la colère vinrent les regrets
Puis la pensée que la jalousie était à
incriminée
Tous n'avaient que rage de côtoyer tant de
volupté
De grâce et d'intelligence, la voici réparée

En tout bien, tout honneur
Apaisée et de gloire parfumée
Elle retrouve le bonheur
D'une naïade de toutes vertus dotée.

Nadine PALISSON

PLAGE
RITOURNELLE
PERLE
EPAULE
COLORIER
APPARENCE
DUVET

Phrase : ... « comme un tableau de maître » ...

Photo : (jardin coloré et enneigé)



DÉGAGEONS CES ARBRES !

Le conseil municipal venait de commencer et devant les élus, le premier magistrat de cette petite commune pris la parole :

« Aujourd'hui mes chers concitoyens, la séance sera totalement consacrée à notre futur projet qui je vous le promets, va faire parler dans notre village et même dans toute la région... Avant de débiter, je vais vous faire passer cette photo que vous pourrez observer tout au long du conseil ».

La photo d'un des lieux de la commune commença à circuler, on devinait dessus un bouquet d'arbres colorés et quelque peu enneigés ; tous reconnurent la célèbre place des arbres.

« Voyez-vous repris le maire, ce bosquet qui borde notre rivière a l'apparence d'un lieu bucolique qui pourrait être la perle de notre village un peu comme un tableau de maître, et bien ce petit nid douillet recouvert d'un duvet de neige va bientôt s'évaporer. Et pourquoi devrait-il disparaître allez-vous me demander ? Et bien parce que plus personne ne le regarde, il n'a que peu d'intérêt si ce n'est que d'attirer insectes et autres bestioles, de recouvrir le sol d'immenses tas de déchets à chaque saison monopolisant

sans cesse notre équipe de jardiniers. Mon projet, et bientôt ce sera notre projet, sera de remplacer ce ramassis de branches et de bois par des tonnes de sable afin de créer ce que l'on nommera la plage du village. Oui la place des arbres cèdera devant la plage du village pour le plaisir de tous, ce sera notre projet !!! Après la coupe et l'arrachage de toute cette broussaille, des dizaines de camions viendront combler ce vide avec le sable pris dans la rivière un peu plus bas en aval. Un investissement minimum au regard de cette merveilleuse idée. Ainsi rendue aux yeux des passants, la rivière redonnera à tous le goût et l'envie de profiter de ses bienfaits. Chacun pourra y trouver son compte, les enfants de l'école pourront s'y promener accompagnés de leurs enseignants et les jours d'été s'y baigner en chantant leur habituelles ritournelles.

Dès le printemps et les premiers rayons de soleil, les pêcheurs en marcel, épaules à l'air, auront à cœur de venir jeter leurs lignes pour sortir quelques brochets et autres voraces nageant dans cette eau remuante.

Les pratiquants des beaux-arts seront eux aussi au rendez-vous afin de dessiner, peindre et colorier ce fabuleux paysage actuellement masqué par cet invraisemblable touffe verte et rouge.

Nous sommes la nouvelle équipe municipale et nous devons faire preuve d'audace, ouvrons-nous définitivement à la nature ! Je le sais l'opposition crierai au scandale tant l'idée est novatrice, mais l'opposition n'existe pas, nous étions la seule liste et entre nous la meilleure. Alors laissons parler les quelques bavards du village et agissons.

Et l'écologie dans tout ça me demanderez-vous ? Je vous répondrai, n'est-ce pas être écologiste que de vouloir mettre en valeur notre rivière, n'est-ce pas être écologiste que de vouloir profiter des bienfaits de notre nature ? Oui, des arbres et des plantes seront détruits et alors ... Nous en replanterons, des touffes à droite, des touffes à gauche et comme ça, tous les électeurs seront contents.

Laurent VACHER



ENCHANTEMENT

Tout est parti d'une simple phrase, en apparence anodine. Et pourtant...

Quelques mots de rien du tout qui comptent beaucoup. Une réflexion évidente après tout, comme si elle coulait de source. Et voilà apparaît devant mes yeux ébahis comme un tableau de maître la neige en été. Rafraîchissement garanti, immédiat, vivifiant. Une pure magie dont le besoin se fait vital. Ces flocons que l'on a envie d'entendre résonner dans l'air, des mots comme des perles de vie.

Fraîcheur, froid, frisquet et même pourquoi pas gelé ou glacial...

Et si nous vivions tous ensemble la grande aventure de l'hiver en été, loin de toute utopie ? Après tout, la neige tombe bien en plein désert ou sur certaines plages ! Ce jour-là, elle a poudré d'un joli blanc irisé les arbustes en pleine floraison. Pour donner un regain d'espoir et d'énergie. Pour quelques heures, quelques minutes. C'est déjà beaucoup. Et l'on se prend la tête à rêver d'eau, de cascades et de ruisseaux givrés. Pas dans la montagne, non ! Au fond du jardin ! Celui-ci, le nôtre, le vôtre, le tien, le mien. La neige en plein été comme s'il en pleuvait. Une autre façon de colorier les saisons. Pour pouvoir mieux les profiter, les supporter... Une simple phrase oui ! Celle d'une petite fille attentive et attentionnée, qui pour soutenir et encourager sa grand-mère souffrant des fortes chaleurs, lui a suggéré un soir, avec tout l'amour qu'un enfant peut offrir.

« Tu sais quoi ? Pour que tu ailles mieux, il faudrait qu'il neige la nuit. Et la journée on serait bien ! » ... Petite fée des glaces, merci. Merci pour ce souhait fabuleux. Merci pour cette image fantastique. Il me suffit de fermer les yeux... les voici à nouveau les duvets floconneux qui tourbillonnent dans le ciel pour se poser sur les fleurs de l'été. Pour un instant, le temps suspend son vol.

La fraîcheur devient palpable et concrète. Et l'on se sent légers comme les ailes d'un papillon qui diffusent une brise céleste. Une ritournelle de froidure dans l'épaisse touffeur. Deux petites mains douces et caressantes se posent sur mes épaules, comme des petits glaçons bienvenus, et ma petite Lou me demande :

« Tu vas mieux ma Ninou chérie ? »

Merci d'exister, merci d'être là...

Avec toi, rien n'est impossible...

Béatrice GIMENEZ



ATELIER COLLAGE

Comme à chaque fois l'inspiration est à l'œuvre. Quelques jours avant la séance j'ai plaisir à collecter les morceaux choisis sur des revues, couleurs, formes, imprimés, textures diverses.

Ce mois-ci le thème est paysage. Pour moi ce sera la plage, une petite envie de vacances sans doute.

Munie de mon petit matériel, je suis bien décidée, ce sera un paysage de bord de mer, eau turquoise, bande d'enfants dansant la ritournelle sur la plage, sable blond, j'ai même découpé une petite huître s'ouvrant sur une jolie perle qui fera son effet.

Sitôt arrivée je m'installe parmi les copines qui à leur tour expriment leur grande envie (ou pas) de réaliser leur chef d'œuvre.

Débutons par le ciel, alors il me faut du bleu, parmi mes trésors celui-là est un peu trop clair, presque blanc mais à défaut d'autre chose cela fera l'affaire.

Je sors mes petits bouts de papiers fruit de mes recherches, du jaune pour le sable, je n'ai pas trouvé grand-chose mais en dépit de cela je colle un petit bout par ci un autre par là. Bon pour le moment ça ne ressemble pas à grand-chose. Je dois chercher d'autres petits papiers pour étoffer mon paysage.

Oh ! Un joli vert, il est très beau celui-là, je ne peux pas le laisser passer, je découpe et allez hop ! Soyons fous, on verra bien où ça m'emmène.

Tiens du coup ça a un peu l'apparence d'un sapin, bizarre sur une plage mais bon, trop tard collé c'est collé.

Oh la la et ce rouge sublime, je déchire ce petit morceau, on verra bien si je le place et je le trouve parfait à côté du vert.

A bien regarder, je ne sais plus trop où je vais. La plage et son rivage commence à s'éloigner en laissant place à un paysage plus qu'abstrait.

Ça doit être cela l'art, un assemblage de couleurs, de formes accordées dans un élan d'émotion. Enfin l'art abstrait parce qu'à l'heure actuelle mon collage ressemble en rien à ce que j'imaginai, plus rien à voir avec une plage.

L'animatrice nous explique qu'il est possible de poncer notre collage afin de lui donner un aspect vieilli.

Alors même pas peur au point où j'en suis, je ponce, je ponce encore, cela fait un effet givré pourquoi pas. Catherine jette un œil par-dessus mon épaule :

- « Tu vois c'est super cet effet, cela va très bien avec ton paysage de montagne enneigée, il suffira juste que tu rajoutes quelques branchages colorés pour rajouter du volume ! »

Les bras m'en tombent, montagne, enneigée ! Et bien me voilà partie bien loin de mon idée de départ. Il ne manquerait plus que rajouter un petit skieur emmitoufflé dans une chaude veste en duvet et on y croirait presque.

La séance touche à sa fin, chacun expose son travail et s'extasie devant les créations des autres.

- « Il est magnifique ce paysage de neige, beau comme un tableau de maître »

Je m'efforce de paraître satisfaite et je me garde bien de leur dire que mon œuvre est bien celle du hasard.

C'est beau l'art quand même.

Micheline FLORENT



LECTURES OBLIGÉES

« Je me suis enfuie, la peur altérait ma respiration, paralysait mon cerveau mais cette adrénaline décuplait ma vitesse. Mes pas crissaient sur la neige, je ne voyais rien mais une lueur m'indiqua que j'approchais d'une habitation entourée d'arbres, sapin, genêt, érable, le tout savamment orchestré comme un tableau de maître. Une lueur d'espoir me saisit lorsque... »

Bon c'est couru d'avance, elle sera la victime, les polars sont ainsi faits en majorité. Un corps, une enquête, un coupable à la fin. Des années que je n'ai pas lu de polar. J'ai peut-être mal choisi, le style ne casse pas quatre pattes à un canard. Suis tellement sectaire ! Pour moi, il n'y en a qu'un dans cet univers littéraire et c'est Leonardo Padura ! Eventuellement Arthur Conan Doyle mais bon c'est un peu désuet ! Ah si, Arnaldur Indridason évidemment. Alors voyons voir, au suivant ! Une romance. Le titre « La ritournelle de la plage »

« Perle avait un fin duvet sur son charmant visage. La bretelle de son caraco avait glissé sur son épaule. Le docteur Pierrick de Monsouris ne se lassait pas d'admirer la jeune fille. »

Non, non, non... pas possible ! Quel défi à la noix ! Du Danielle Steel. Pitié. Je préfère reprendre mes classiques : Mme Bovary, Flaubert, l'amant de Duras, Pagnol aussi savait parler d'amour. Irving et ses amours improbables ça oui, cent fois oui. Bourdaut avec 3En attendant Bojangles. »

Comment je vais faire pour le lire jusqu'au bout ! Saint Jérôme* aidez-moi !

Voyons le suivant : de la science-fiction. Ah là, il y a des pépites dans ce domaine, Barjavel, Rhinehart, Cartelet ou Dugain ou encore Bradbury, tous épatants. Et Murakami aussi, « La Cité aux murs incertains », « 1Q84 »...

Commençons !

« La capitaine Adzor était très aimée de ses hommes ; c'était à leurs yeux une héroïne. Elle avait combattu les Montrichocs et en était revenue vivante. Ces aliens étaient quasiment indestructibles. Plus aucune possibilité de vie sur terre pour les humains, proies préférées de ces monstres. Lorsqu'ils levèrent leurs verres pour fêter cette nouvelle année débutante, 2093, ils firent tous le même vœu, trouver une planète refuge, un nouveau monde hospitalier ou reconstruire une civilisation... »

Ouah bof ! On dirait une série TV à deux balles !

Alors je ne vais surtout pas trahir mes collègues ! Si ? Un peu ? Même si nous avons tous promis de lire ces trois livres peut-être que je peux juste trouver des résumés sur internet et ni vu ni connu. Non je ne peux vraiment pas ! Mais je ne peux pas non plus lire ça alors que m'attendent « Le problème à trois corps » de Liu Cixin et « L'impasse » d'Antoine Chopin ou même « Un monde à colorier » de Berthe Belette !

C'est dit ! Je serais le Judas de cette assemblée de bibliothécaires d'autant que je pense que sur les douze apôtres je ne serais pas la seule à porter ce titre !

*Saint Patron des bibliothécaires

Nadine PALISSON



UN APRES-MIDI D'ETE

« Quelle chaleur sur cette plage ! Bougeons d'ici, allons-nous mettre à l'ombre. » propose Marie, en secouant son livre dans lequel du sable s'est un peu invité.

- « Oh Oui ! J'ai déjà les épaules rouges comme des écrevisses » répond Julie sur un ton plaintif.

- « En apparence tu n'es pas encore brûlée, mais il n'en faudrait pas plus... »

Aussitôt elles se relèvent foncent sous la douche de la plage et enfilent leur tenue de ville.

- « Et maintenant où va-t-on ? » Demande Julie.

- « Je propose le muséum, il n'est pas trop loin, il y fera frais et en ce moment on y présente une exposition de paysages... »

- « Mais oui je voulais absolument la voir cette expo. »

Les deux amies enfourchent leur vélo jusqu'au muséum. En pédalant, elles entament une ritournelle qui leur est chère et les fait avancer plus vite malgré la chaleur.

- "Tombe la neige... » et en riant aux éclats elles atteignent leur but.

L'exposition est effectivement très riche. Elles s'extasient devant les photos toutes très variées, prises au quatre coins du monde.

- « Cela donne vraiment envie d'aller voir toutes ces merveilles ! » Remarque Marie, toujours le besoin de bouger chevillé au corps.

Mais Julie, un peu plus loin s'écrie :

- « Viens voir celle-ci c'est la photo de notre chanson ! »

- « Mais oui et c'est vraiment un paysage rêvé en ce moment ! »

- « Toute une palette de couleurs vives, du jaune, du vert, du gris et ce rouge incroyable ! »

- « Et bien sûr du blanc » enchaîne Julie, « on s'imagine tellement posée dans ce décor à regarder tomber la neige en duvet léger et silencieux. »

- « Cette photo est comme un tableau de maître qui aurait coloré avec toutes ses teintes les plus vives pour le régal des yeux, dans un élan créateur pour reproduire toute la majesté de ce paysage.

- « Oui, c'est une véritable perle cette photo ! »

Brigitte MARIOT



CAMPAGNE ENNEIGÉE

La ritournelle tournait dans la tête d'Adeline depuis plusieurs minutes déjà : « tombe la neige... ». Ce matin-là, en se réveillant, la jeune fille se douta qu'il se passait quelque chose de différent par rapport aux jours précédents : à l'extérieur tout était silencieux, le bruit des moteurs de voitures paraissait atténué, diminué.

Elle sauta hors de son lit et s'empessa d'aller ouvrir les volets de sa chambre. Et, à ce moment-là, le parc lui apparut comme un tableau de maître. La neige avait recouvert le paysage, formant comme un blanc duvet sur les sapins et les autres arbres.

Cette blancheur immaculée était éblouissante et Adeline ne put s'empêcher de penser qu'elle aimerait colorier ce tableau en y apportant de légères touches de jaune et de rouge.

Soudain, elle sentit une main se poser sur son épaule. Sous ses apparences de garçon manqué, sa sœur Pauline contemplait elle aussi ce paysage avec des yeux émerveillés. Des souvenirs de leur enfance surgissaient devant ce parc enneigé : une enfance joyeuse et heureuse.

Et puis soudain, Adeline se souvint de la raison qui l'avait ramenée dans cette maison. Elle vit la bague avec la minuscule perle sur sa table de nuit et tout lui revint en mémoire.

Comment Antoine son fiancé lui avait annoncé, la veille de leur mariage, qu'il en aimait une autre et qu'il la quittait. Elle se remémora le chagrin, la honte et la colère qu'elle avait alors ressenties, pensant ne jamais pouvoir surmonter une telle épreuve.

A l'heure qu'il est, elle aurait dû se prélasser sur le sable fin d'une plage à Copacabana, dégustant des fruits exotiques et se désaltérant de nectars succulents.

Sa sœur comprit à son regard que la tristesse l'envahissait de nouveau. Elle lui proposa donc de se vêtir chaudement et de sortir faire une grande balade avant de déguster un succulent chocolat chaud.

Adeline sut alors que le plus important c'est l'amour de sa famille qui vous épaulé et vous soutient dans tous les moments de votre vie.

Brigitte FOULTIER

MANÈGE
JUGEMENT
ESCALIER
FRITE
MYSTÈRE
ENDROIT
FENÊTRE

Phrase : ... « le lendemain, dès l'aube » ...



LE STAND DE L'INTERROGATION

Le jugement avait été rendu et le tribunal accordait le droit d'installer ce nouveau bâtiment ressemblant à un manège, juste à côté du grand escalier donnant accès à la place principale. Un endroit idéal pour qui souhaitait assurer l'essentiel des plaisirs de cette fête traditionnelle et très populaire.

Loin des cabanes à frites qui, bien qu'indispensables, saturaient vite les visiteurs avec leurs inévitables odeurs, et tout près de l'entrée de cette place, la nouvelle construction donnait ainsi l'impression de veiller sur l'ensemble des festivités comme un gardien à sa fenêtre.

Mais que pouvait bien cacher ces bâches entourant ce nouvel édifice ? Que devait être ce nouveau lieu d'activité accordé par les juges ? Quel était le mystère qui entourait toutes ces démarches ? On ne savait pas qui allait s'installer là, c'était un grand secret et il était bien gardé...

Les questions revenaient sans cesse, même la presse et ses fins enquêteurs n'avaient pas réussi à dévoiler la moindre information. Tout le monde était certain que s'annonçait -là une attraction encore jamais vue sur le territoire.

D'autres avaient entendu dire que ce stand serait peut-être simplement le premier lieu d'installation du nouveau parti politique cherchant à briguer les très proches élections municipales.

Certains pensaient qu'à coup sûr, c'était enfin les défenseurs des animaux qui, avaient réussi à investir les lieux afin de maintenir en bonne forme tous ces petits chatons qui envahissaient aujourd'hui toutes les rues, ils seraient ainsi sous haute protection...

Un groupe féministe pensait que leur heure de gloire était arrivée et qu'enfin grâce à ce point d'ancrage la municipalité pensait à elles et leur offrait le moyen matériel de pouvoir reprendre les rennes et rayonner sur cette société machiste.

Quelques nostalgiques du phénomène Hippie avaient enfin retrouvé le sourire et disaient à qui voulait bien l'entendre, que dès demain un grand show serait donné là, car

c'était à coup sûr la scène d'un concert qui les emmènerait jusqu'au petit matin du jour d'après...

Les amateurs d'art assuraient qu'enfin la ville s'était donné les moyens de valoriser les artistes, et on écoutait quelques peintres, sculpteurs et autres céramistes parier de l'ouverture d'une galerie qui leur donnerait les moyens de se livrer à un vaste public.

Les passionnés de littérature, d'écriture et de lettres juraient qu'enfin une sorte de salon du livre allait se tenir dans cette ville « il y a tellement longtemps que cela aurait dû être fait ! » hurlait la bibliothécaire à ses nombreux adhérents...

Les membres du club des vins de la cité avaient un large sourire, car ils étaient convaincus qu'un stand d'œnologie serait désormais présent chaque année et qu'ils pourraient ainsi faire découvrir tous les plaisirs de cette passion.

Les sportifs avaient bien compris qu'à la vue des dimensions des infrastructures, ce n'était pas un stade qui était en projet, mais ils pensaient à un ring de boxe ou à une salle de judo ou de gymnastique donnant ainsi les moyens supplémentaires pour une pratique de grande envergure.

Les chasseurs et les pêcheurs s'étaient mis en tête qu'enfin la ville se tournait vers la campagne et leur accordait le droit de présenter la synthèse des toutes leurs activités dans une magnifique salle d'exposition.

Bref chaque membre d'association avait son avis et son idée et le lendemain dès l'aube, la fête ouvrait ses portes et les nombreux curieux qui s'étaient pressés à l'entrée n'avaient de pensées que pour ce premier stand qui allait leur être dévoilé.

Quelle ne fut pas leur désillusion quand ils découvrirent que ce nouvel édifice n'était en fait que le résultat de la construction du nouveau pôle financier de la fête et que celui-ci leur offrait trois caisses auprès desquelles ils étaient désormais obligés de régler leur droit d'entrée ; c'était une bien réelle et grande surprise !!!

Laurent VACHER



IMPROBABLE

Albert et Léonie se sont rencontrés en Camargue lorsqu'ils avaient seize ans. Leurs parents étaient amis et ils avaient réservé une belle longère spacieuse. Promenades, farniente et bisous au bord de la piscine au programme. Les semaines ont filé à la vitesse d'un éclair. Les adolescents ont promis de s'écrire, comme ils le font tous à cet âge.

Contre toute attente, dix ans plus tard, ils vivent ensemble et reviennent sur le lieu de leurs souvenirs pour un mois de repos romantique. Ils sont parvenus à louer la belle bâtisse camarguaise témoin de leur premier baiser. Une fois installés dans la grande chambre avec vue sur la piscine, ils s'allongent avec délice au bord du bassin. Les frites et les bouées flottent en attendant les baigneurs.

Tout est calme, lorsqu'un bel oiseau apparaît. C'est un échassier aux jambes frêles interminables. Son long cou gracieux et sa démarche élégante en font un animal distingué. Albert et Léonie sont fascinés et n'osent bouger. Apparemment c'est un habitué des lieux qui vient plusieurs fois par jour, fait le tour de la piscine et se repose sous un palmier. Quotidiennement, les amoureux suivent le petit manège du palmipède sans en comprendre le sens. Un tour du bassin, puis un autre. Parfois, il ose descendre les quelques marches et plonger ses pattes dans l'eau. Un soir, Flamingo, baptisé ainsi par Léonie, va jusqu'à se laisser glisser dans le liquide tiède. On entend quelques clapotis, et le voilà reparti on ne sait où.

Pourquoi ce flamant rose qui est un animal plutôt grégaire vient-il en solitaire profiter de ces baignades ? Mystère ! Albert et Léonie font les fous en s'éclaboussant comme des enfants, lorsque Léonie s'écrie : « Euréka, j'ai trouvé » ! Elle explique à son compagnon pourquoi Flamingo revient inlassablement leur rendre visite, et les tourtereaux retirent de la piscine toutes les bouées. Toutes, sauf une ! Puis ils s'éclipsent. Le lendemain, dès l'aube, Flamingo arrive sans bruit et se dirige vers les escaliers submergés. Il a un temps d'arrêt qui semble durer une éternité. Il tourne la tête à droite, puis à gauche et entre dans l'eau. Il nage divinement, pousse de petits cris et entame ce que l'on pourrait comparer à une parade nuptiale. Léonie sautille de joie devant la fenêtre sous le regard ébahi d'Albert qui s'exclame : « Tu avais raison » ! Léonie acquiesce :

« Tu vois, il ne fallait laisser que cette bouée, et aucune autre ! C'est trop mignon. Cet endroit est vraiment fait pour rencontrer l'amour » !

Depuis cette matinée, Flamingo est présent presque sans interruption. Pour rien au monde il ne quittera sa dulcinée, celle pour qui il a eu un véritable coup de foudre. Une élégante aux énormes yeux turquoise, d'une discrétion absolue. Vous l'aurez sans doute deviné, notre bel emplumé est tombé raide dingue d'une bouée flamant rose ! Il faut bien reconnaître, sans jugement aucun, que ce lieu idyllique est propice aux amours de vacances !

Béatrice GIMENEZ



PENSÉES COLOMBOPHILES

Perché sur ma rambarde de fenêtre je ne comprends pas.

Hier tout était comme d'habitude, la mamie du troisième sortait son chien, l'épicier du coin de la rue sortait ses cageots de fruits et légumes, le facteur saluait d'un geste de la main la concierge du 25.

Quant à moi, toujours à l'affût de la moindre gourmandise, je repérais, abandonnés sur le trottoir un vieux reste de sandwich et surtout, oh délice suprême, une petite frite encore tout luisante de graisse.

Comment imaginer que tout est calme le soir et le lendemain dès l'aube il flotte dans l'air un parfum de désordre. Ce petit quotidien qui fait de ma vie une petite routine rassurante ne va pas tarder à être chamboulé. D'ailleurs je ne suis pas seul à ressentir cette tension, mes compagnons ailés perchés sur le fil du téléphone semblent comme moi être dans un état de sidération.

Dès tôt ce matin, de gros véhicules ont stationné dans les petites rues environnantes, des centaines de personnes toutes vêtues de noir en sont sorties, alignées casquées, portant de drôles d'objets dans leur main.

Au fil de la matinée des nuées de personnes inconnues dans le quartier ont commencé à se regrouper, musique, cris, rires puis elles se sont mises à marcher toutes dans la même direction.

Décidément les humains sont bien bizarres, je suis intrigué, où vont-ils ? Quel endroit peut attirer autant de personnes, quel drôle de manège.

De plus en plus de monde s'agglutine, ça commence à crier de drôles de paroles :

- « Macron démission, Macron démission ! »

En bas ça s'agite, ça se bouscule, puis les hommes en noir partent à l'attaque, envoient de drôles de projectiles, ça fume, ça pique les yeux. Certains individus cassent des vitrines, d'autres brûlent des poubelles. Quelle horreur on s'attaque à mon garde-manger, d'autres essaient de s'enfuir par les escaliers.

L'air devient irrespirable et ce bruit, ces cris, ces sirènes m'effraient ! Ça ressemble à ce que mon père appelle la chasse il est temps pour moi de prendre mes ailes à mon cou.

Décidément l'humain restera pour moi un grand mystère, je n'y comprends rien, je me garderais de porter un jugement sur leur comportement.

En tout cas pour moi, c'est décidé, l'endroit n'est plus sûr pour un pigeon, dès demain je file à la campagne.

Micheline FLORENT



LA TRAVERSÉE DE PARIS

Fin Octobre.

Derrière la fenêtre où la grisaille est de mise, comme chaque année, nous irons dans la famille de papa Roger (époux de ma mère).

Chaque année, le même manège !!!

Préparer, un en-cas, les escargots de bourgogne, plat apprécié de tous les convives, le jugement tombera après la dégustation : là, pas de mystère, ma mère est une championne. D'ailleurs elle le sait, rien que de penser à la préparation, elle a la frite !

Avant d'arriver à destination, nous devons récupérer l'oncle Paul (frère de papa Roger) chauffeur-livreur dans Paris et sa région, et qui prendra le volant. Nous avons un endroit précis.

Le lendemain, dès l'aube, nous chargeons la camionnette. L'arrière est non couvert. Pour que les femmes ne prennent pas la pluie et le froid, papa Roger a fait faire une structure en aluminium, a ajouté une bâche et un petit escalier.

Presque prêts, de notre campagne, nous sommes tous trois dans la cabine. L'oncle Paul est maintenant au volant, les femmes à l'arrière.

Nous sommes à Paris, les voitures nous klaxonnent, les passagers nous font de grands signes. Certains se moquent. Il faut dire, que nous ne sommes pas des plus élégantes : fichu sur la tête, gros manteau, couverture sur les genoux (bref, imaginez le tableau).

A un carrefour, un agent de la circulation, son bâton blanc en main, nous stoppe. Il inspecte le véhicule, parle au chauffeur et vient à l'arrière. Nous voyons, ma mère et moi, un homme bedonnant et souriant, nous disant « Bienvenue à Paris, bonne traversée, peut-être à l'an prochain, bonjour dans l'Yonne et surtout à Auxerre ».

Gislhaine PAGÈS



L'AFFAIRE

Le juge Romain arriva dans son bureau et regarda par la fenêtre. Il affectionnait particulièrement ces débuts de journée encore calmes et reposants : aucun bruit dans l'escalier, aucune sonnerie de téléphone, aucune voix dans les couloirs. Il commença sa journée en consultant ses mails et ses messages téléphoniques de la veille que sa greffière avait déposés sur son bureau. Ne notant rien d'important ni d'urgent, il décida de s'atteler au dossier qui allait l'occuper sans doute des mois et dont le jugement durerait lui aussi plusieurs semaines. Affaire PELICOT était-il inscrit sur les nombreuses chemises qui recouvraient son bureau et qui jonchaient le sol. Lorsqu'il avait appris qu'il avait été désigné pour instruire cette lourde affaire, l'étonnement avait fait place à la stupeur mais aussi à une certaine fierté. Si le Président de la Cour l'avait désigné, c'est qu'il considérait qu'il avait le talent et l'expérience pour le faire. Mais comment ne pas douter de ses capacités face à cette affaire et au mystère qui l'entourait. Sous quel angle allait-il aborder ce cas qui, à n'en pas douter allait devenir un cas d'école pour les futurs magistrats qui se destinaient à devenir juge comme lui. Il imagina également le manège des photographes et des journalistes lorsqu'il sortirait du palais où qu'il ferait venir le principal accusé pour l'auditionner. Il allait vraiment falloir qu'il se plonge à fond dans ce dossier et qu'il fasse abstraction de tout ce qu'il avait vu ou entendu jusqu'à maintenant. Il lut le dossier de Monsieur PELICOT et les expertises psychiatriques réalisées par les experts. Au milieu de tous ces documents, il essaya de trouver la raison, le déclencheur qui avait pu le pousser à livrer sa femme à des inconnus durant si longtemps. Mais il ne découvrit que le portrait d'un homme sans histoire, en apparence bon mari et bon père de famille. Il découvrit également le subterfuge employé pour que sa femme ne découvre pas ses horribles méfaits et demeure ainsi la victime innocente d'un tel pervers. Puis il passa aux dossiers des complices : plusieurs dizaines qui tous déclaraient qu'ils ignoraient que Madame PELICOT n'était pas consentante. La matinée s'écoula ainsi en lecture de dossiers tous plus abjects les uns que les autres. A midi, sa greffière lui proposa de sortir pour prendre l'air et se restaurer. Il ressentait une impression d'écœurement face à tout ce qu'il venait de découvrir mais il sut également qu'il devait garder la tête froide et les idées claires face à tout ce travail qui l'attendait encore. Il sortit du palais pour respirer l'air frais et, contre toute attente, ressentit la faim au creux de son estomac. Il s'acheta un sandwich et un cornet de frites qu'il dégusta en profitant du soleil de l'automne qui s'annonçait. Puis il retourna dans son bureau où il reprit l'examen des documents.

Le lendemain, dès l'aube, il se rendit à nouveau au palais de justice, cet endroit où tant de sorts avaient été scellés et tant de vies détruites ou rendues à la liberté. Il ne souhaitait qu'une chose : rendre la justice du mieux possible et que plus jamais une telle affaire ne se reproduise.

Brigitte FOULTIER



FAIT DIVERS

Lorsque le jugement fut prononcé, une cavalcade s'ensuivit, un brouhaha contenu jusqu'à là s'éleva, les journalistes dévalèrent l'escalier du palais de justice. Des fenêtres ouvertes s'échappaient les huées du public augurant de la conclusion des débats pour ceux qui n'avaient pu pénétrer dans la salle du tribunal. Le mot parcourait avec une vélocité rare les couloirs, traversait les murs, s'éparpillait sur les trottoirs, s'envolait sous les toits, papillonnait d'un réverbère à l'autre.

Acquitté !

Le lendemain dès l'aube, à l'heure où blanchit la compagne, les journaux relatèrent cet étrange affaire depuis ces prémices, même si depuis des mois d'une enquête largement relayée dans les médias et qui avait déclenché la passion des foules, chacun en connaissait le moindre détail. Le mystère de la disparition d'un garçonnet reste entier selon les journaux, les preuves accablant le prévenu n'étaient pas suffisantes et puis personne n'avait signalé la disparition d'un enfant. Existait-il seulement ? Selon l'accusé oui ! Les faits sont les suivants : alors qu'il reparait l'avion de son manège, pièce maîtresse de son attraction, un petit garçon d'une dizaine d'année s'approcha, l'observa en silence. Devant la difficulté de la tâche, notre homme, prénommé Antoine, râlait, s'énervait et cet enfant mutique commençait à l'exaspérer. Alors quand ce dernier lui demanda de lui dessiner un mouton, il n'y tint plus et lui enjoignit de quitter les lieux. Mais l'enfant poursuivi avec une détermination et un à-propos discutable évoquant une rose qu'il fallait protéger, un renard qu'il voulait apprivoiser et des planètes à visiter afin d'y trouver un ami. Bref, notre mécanicien était non seulement impuissant à réparer son avion mais également à répondre aux questions de cet enfant. La dernière fois qu'il le vit, c'est lorsque, lui ayant donné cinq euros, il l'envoya à la baraque à frites qui venait d'ouvrir. Il s'étonna de ne pas le voir revenir, culpabilisa de s'être montré brusque et s'en fut quérir auprès du commerçant des nouvelles du garçon mais celui-ci ne l'avait pas vu. Il trouva un policier auquel il exposa ses craintes concernant cet enfant seul et étrange. Les rouages de la justice se grippèrent devant tant de mystères, pas de témoin de l'existence de cet enfant, juste cet homme fantasque qui avait été héros de l'aéropostal et s'était reconverti en forain lorsque ses employeurs considérèrent qu'il n'était plus en âge de piloter des avions. Un hurluberlu qui aurait fait un bon coupable.

Une affaire perturbante et frustrante puisque jamais nous ne connaissons la vérité sur l'affaire du « Petit Prince » ainsi qu'il fut désigné dans les journaux.

Nadine PALISSON

AUTOMNE
ADRESSE
VOLONTÉ
EURO
SILENCE
BÉBÉ
DIZAINE

Phrase : ..."c'est simple, après tout" ...



JUSTE UN BRIN DE JUSTICE

Le procès de celui que les médias avaient surnommé « le tueur sans vergogne » avait débuté lors de ces premiers jours d'automne. La ville où siégeait la cour d'assises était une agglomération provinciale habituellement calme et tranquille. Le retentissement national de cette affaire avait donné lieu à de nombreux rassemblements populaires depuis quelques jours.

Tout d'abord et c'était aujourd'hui une constante de notre société, ceux de la presse qui s'étaient constitués près de l'adresse du tribunal en vue de l'ouverture de cette session juridique. Ils donnaient déjà des pistes disaient-ils ! Certains préparaient où écrivaient déjà leurs articles sur un banc public où une terrasse de café à proximité des locaux judiciaires qui allaient bientôt ouvrir. Parfois des dizaines de journalistes se réunissaient en groupe à la recherche du dernier potin qui serait passé inaperçu et qui éventuellement viendrait tout remettre en cause... Subitement on pouvait les voir entourer une personne comme le font les charognards autour d'une proie, cela confirmait l'arrivée des avocats plaignants et défenseurs où celle d'un des membres de la famille du présumé coupable ou de celle des victimes. Tout était bon à prendre car la sensation de faim allait en montant. On sentait bien qu'ils étaient tous venus là avec la volonté d'en découdre et que les gestes, les attitudes, les paroles de chacun des participants allaient être analysés, décortiqués au plus près. Le procès était maintenant ouvert, la fin du silence était donc toute proche ...

La population était également présente, car il faut le rappeler, notre justice est populaire, et de petits groupes se constituaient. Prenant cet adage très sérieusement, certains établissaient leurs propres règles judiciaires « C'est simple, après tout » entendait-on dire « il a tué la mère, la grand-mère et le bébé, il doit payer sa dette ; ça ne va pas plus loin, pas besoin de dépenser des milliers d'euros dans un procès où il récoltera vingt ans de réclusion et sortira au bout de douze ans ! Il faut l'enfermer à vie point final »

A côté, d'autres avis émergeaient « c'est sûrement malheureux et même très malheureux, ce pauvre homme a forcément des circonstances atténuantes, on ne peut commettre de tels actes sans antécédents psychologiques. Il faut que notre société qui se dit juste cherche les vraies causes afin d'aboutir à un verdict juste et équitable ».

D'autres étaient là on ne sait pas trop pourquoi, sans doute par curiosité ou parce qu'ils cherchaient des liens à renouer avec cette société qui pouvait donner lors de ces assises une image quelque peu rassurante. Une chose est sûre, c'est que dans cette ville tranquille régnait tout de même une agitation inhabituelle, parce que la justice allait devoir trancher (au sens figuré du mot, car celle-ci a naguère tranché au sens propre).

La tranquillité de cette ville était donc bousculée par un procès d'assises et le jugement d'un criminel de sang ; cela prouve bien l'importance d'une telle mesure, et pourtant les hommes sont parfois incompréhensibles, ils sont arrivés à créer une justice populaire qui fonctionne depuis des décennies mais n'ont de cesse de la critiquer voire de la déformer. Comment ces mêmes hommes réclamant justice pour tous se débrouillent-ils pour passer eux-mêmes au travers du filet ? Nous éviterons ainsi de parler du domaine politique ou financier qui draine en son sein un nombre incalculable d'affaires sans jugement ou sans coupables ... La justice elle-même n'est-elle pas responsable ? Est-on bien sûr que ceux qui la font ou qui la rendent n'ont pas entre les mains un formidable instrument de pouvoir ? Non disent-ils nous sommes indépendants... Les bagarres entre ces fameux pouvoirs que sont le législatif, l'exécutif et le judiciaire ne font que perdurer. Et le peuple s'il a encore un peu la possibilité de sanctionner les deux premiers par son vote, n'a aucun regard sur la construction du troisième. Ajoutons à ce menu ces mêmes médias qui tout à l'heure attendaient leurs proies et qui eux aussi voudraient bien participer au festin du pouvoir. Alors, vaste et délicat sujet...

Laurent VACHER



PAS PERDUS

Les affichettes couvrent les réverbères et les abribus de la ville. Tous les étés l'histoire recommence, et l'on s'en passerait bien. Les clichés sont souvent flous.

Les corniauds, les « sans race », les beaux, les moches. Aussi surprenant que cela puisse paraître, des pedigrees également. De Médor en passant par Laïka ou Jazz. Des Naya, Minouche, ou Sweety présentent leurs museaux plats ou pointus. En lettres capitales « PERDU ».

Un numéro de téléphone, une pseudo promesse de récompense. Voilà, on y est... À l'association des « Pas Perdus », nous en retrouvons beaucoup de ces compagnons à quatre pattes. Le gros bobtail dont la laisse est enroulée autour du platane pour être certain qu'il ne s'échappe pas. Le cabot gueulard envahi de puces prisonnier d'une caisse en bois. Le chihuahua trop encombrant malgré sa petite taille, sans doute détourné d'un élevage illégal. La superbe chatte noire aux yeux verts et ses 3 chatons enfermés dans un carton scotché à double tour. En espérant sans doute que mort s'en suive...

Les matous blessés, battus et balafrés par dizaines. Les toutous, borgnes, faméliques ou infestés de vermine. Nous ne les comptons plus. « Perdu », tu parles ! Abandonné plutôt. Viré le paquet gênant. Jeté le « jouet » offert au petit dernier au début de l'automne. L'essentiel pour l'instant, ce sont les vacances. Pourquoi s'embarrasser de cette boule de poils tellement adorable et krooo mignonne, au début ! Terriblement gênante à présent. Pas de contraintes pendant les congés. C'est déjà suffisamment compliqué avec les gamins. Et puis Noël n'est pas bien loin finalement. Si Gabin désire un autre chiot, ils sauront où le trouver. Si Joséphine esseulée a envie d'un nouveau chat pour se consoler de sa rupture sentimentale, elle l'aura sa énième Naya blanche aux longs poils. Jusqu'aux prochaines vacances. C'est simple après tout !

Animal Kleenex qui se jette sans états d'âme. Notre association recueille, soigne, bichonne les petites bêtes fragilisées et sensibilise les utilisateurs de « mouchoirs jetable à volonté ». Ces hypocrites qui placardent à tout-va des photos de leurs « bébés d'amour » accompagnées de faux numéro de portable et autres mensonges éhontés et répréhensibles.

Nous n'hésitons pas à rappeler que l'abandon d'un animal de compagnie est un acte de maltraitance puni par la loi. Trois ans d'emprisonnement et 45000 euros d'amende.

Que Tigrou, Plume ou Biscotte sont des êtres sensibles qui ont besoin d'un maître responsable et aimant. Si vous êtes touchés par cette situation, sans cesse renouvelée, nous vous invitons à nous aider. Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues.

Rejoignez notre association « PAS PERDUS ». Témoignez, parlez-en autour de vous. Brisons le silence. Dénoncez ces actes odieux et insupportables. À force de pugnacité, nous parviendrons à limiter les injustices faites aux animaux encore trop souvent pris pour des peluches. Nous vous attendons les bras grands ouverts. L'adresse est facile à retenir : Association « PAS PERDUS », 9 rue des Lilas.

Béatrice GIMENEZ



DANS QUELQUE TEMPS

Depuis, que bébé est arrivé, Jean a besoin de reprendre son souffle.
Son cahier à dessin sous le bras, ses aquarelles, Jean part dans la nature.
Le silence, l'automne, cela devrait l'inspirer.
Sous le soleil, ce roi de la forêt, le grand chêne couvert d'or, le hêtre jaune avec un peu de vert de l'été, toutes ses couleurs rouille, rouge ; vais-je y arriver ? Pense-t-il.
Jean, s'assoit sur une souche, aspire l'air revigorant de senteur de champignons, de mousse : cette saison est merveilleuse. Avec un peu de volonté, il devrait y arriver.
Dans quelque temps, il reviendra avec son enfant, lui faire découvrir toute cette beauté.
Mais voilà, il faut déménager. Avoir une chambre pour le petit bout.
Changer d'adresse n'est pas un problème. Ce sera à une bonne distance de cet endroit.
Pour économiser quelques euros, l'idée de ce jeune papa, est de faire des dessins par dizaines et d'en recouvrir les murs de la chambre enfantine.
Quatre murs, quatre saisons...
C'est simple après tout !

Gislhaine PAGES



INTENSE ACTIVITÉ

Comment peut-on s'imaginer que l'automne vient d'arriver ? C'est simple après tout : il suffit de regarder la pluie qui tombe dans le silence de la forêt.
Le silence, certes, à peine troublé par la longue promenade d'une famille de gastéropodes, se déplaçant d'un train sénatorial à la queue leu-leu, à grand renfort de bave et de volonté pour accentuer leur vitesse et rentrer au bercail avant la nuit.
Justement, la nuit arrive. La pluie décline peu à peu. A peine arrêtée, différents craquements se manifestent aux quatre coins de l'environnement. On entend aussi et surtout le hululement des rapaces, à défaut des cerfs, bramant habituellement au bord de l'étang lors d'une superbe pleine lune se reflétant à sa surface brumeuse.
Les cerfs sont aux abonnés absents, sans doute exténués par leurs dernières joutes amoureuses. Les chouettes, hiboux, ducs et grands ducs, toute la noblesse de ces bois, s'envoient des dizaines de "hou hou" un peu lugubres qui enrichissent le mystère nocturne de la forêt, alimentant notre imaginaire ancestral.
Plus tard, avant que le jour pointe timidement et sorte du brouillard, les écureuils s'activent pour consolider leur nid avec une adresse surprenante. Les mères ne sont pas en reste, surveillant leurs bébés d'un œil attentif, du même amour qu'un banquier de la caisse d'épargne veille sur les euros de son coffre-fort.
La forêt s'éveille au seuil de l'automne.

Alain PONROY



QUESTIONS D'ENFANT

Comme tous les dimanches, même en ce début d'automne, Arthur, 8 ans, et ses parents s'étaient rendus chez les parents d'Éric, le papa, afin de partager le déjeuner en compagnie de Marcel, l'arrière-grand-père.

Sur le chemin du retour, Arthur, petit garçon très éveillé, posa la question suivante : « Dis papa, ça veut dire quoi incompetent ? » Son père, tout d'abord surpris, lui demanda qui avait employé ce terme et le petit garçon lui expliqua : « c'est papy Marcel, tout à l'heure, il a dit que tous les Présidents de la République depuis le Général De Gaulle n'avaient été que des incompetents et qu'il y en avait même un qui allait faire de la prison dans quelques jours ».

Un silence s'installa dans la voiture et le père se décida à répondre : « c'est simple après tout : incompetent veut dire qu'on ne fait pas bien son travail. Si ta maman ou moi-même étions incompetents, nous perdrons notre emploi. Mais pour un Président de la République c'est plus compliqué car c'est lui le patron de la France et il est très difficile de le licencier ».

Le petit garçon satisfait par la réponse et se tut durant quelques kilomètres avant de recommencer : « papa, c'est quoi un budget, car papy dit que c'est honteux qu'un pays fonctionne sans budget ». Le père réfléchit quelques instants à la réponse la plus simple qu'il pourrait apporter et se lança : « un budget c'est l'ensemble de l'argent qui rentre dans le pays ainsi que des dépenses. Il faut que les deux colonnes soient égales sinon on parle de déficit budgétaire lorsque les dépenses sont supérieures aux recettes. Et en France, actuellement on a un déficit de plusieurs dizaines de milliards d'euros ». « Ah oui, répondit Arthur, c'est comme à la maison lorsque maman regarde le papier de la banque et qu'elle dit que tu as trop dépensé d'argent ».

Son père regretta la bonne volonté qu'il avait mise à répondre à son fils et son visage se renfrogna. Il se promet qu'à la prochaine question il demanderait à sa femme de répondre. Après tout la politique c'est autant une question d'hommes que de femmes : on appelle même cela la parité.

Il avait hâte d'arriver à leur adresse et d'envoyer son fils jouer dans sa chambre. Il pensa également que tout compte fait, il préférerait l'époque où il était encore un bébé tout mignon qui dormait à l'arrière de la voiture.

Mais qui sait, avec un tel bagout et une telle curiosité, son fils était peut-être promu à un bel avenir en politique : Arthur président... !

Brigitte FOULTIER



DÉPRIME

L'automne vient de pointer son nez. Dans ma tête surnoisement des idées noires arrivent, mes souvenirs de cet été tombent comme les feuilles de l'arbre, laissant mon esprit aussi nu que les branches du chêne.

Il me faut faire des efforts inouïs pour me lever le matin, dès que le réveil sonne j'ai besoin d'une grande volonté pour sortir de mon lit. C'est décidé, je dois réagir. Je file à la pharmacie et pour une dizaine d'euros me voilà pourvue de petites pilules aux vertus miraculeuses.

Arrivée à la maison, je ne me souviens déjà plus de leur prescription, est-ce deux ou trois pilules ? Deux ou trois fois par jour, ma mémoire me fait défaut. Décidément ce spleen me ramolli le cerveau, allez c'est simple après tout, ces vitamines ne peuvent qu'arranger les choses, il faut attaquer le mal par la racine, ce sera donc trois, trois fois par jour.

Dès le matin suivant, je commence la cure, allez trois ça devrait me booster puis trois autres à midi suivi de trois ce soir. Je sens déjà les effets. Un élan d'énergie me submerge, je dois sortir, marcher ou faire du vélo, vite profiter de ces bienfaits.

Dans la rue les trottoirs me semblent grouiller de monde, ça rit, ça parle fort, je sens en moi une excitation m'envahir. Mes pieds enchaînent les pas, je prends de la vitesse, c'est enivrant, je me sens pousser des ailes.

Je ressens le besoin de me dépasser, je n'ai jamais ressenti une telle énergie. Décidément efficace ces petites vitamines. Je marche, je marche, j'enchaîne les kilomètres, je me sens prête à faire le tour de la terre, ce serait merveilleux sans tout ces gens autour de moi. J'ai l'impression qu'ils parlent de plus en plus fort, qu'ils marchent tous aussi de plus en plus vite.

Je commence à me sentir comme étouffée par toute cette agitation, Mon cœur s'emballe, mes idées se troublent, la panique s'empare de moi, un cri sort de ma bouche : « SILENCE » !!

Puis je m'écroule assise au sol, les gens sur le trottoir se figent, me regardent d'un air effaré, je ne sais plus trop où je suis. Vais-je retrouver mon chemin ?

Une jeune femme s'approche de moi : « Ça va Madame ? Donnez-moi votre adresse je vais vous aider »

Et c'est bien grâce à elle que je retrouve enfin mon havre de paix. Je me sens épuisée, sitôt arrivée je me couche et je m'endors comme un bébé d'un sommeil agité, abasourdie par cette horrible expérience et me jurant de ne plus avaler quelques vitamines que ce soient.

Micheline FLORENT

*NOUVELLE
VICTOIRE
PORT
LUNE
TRACTEUR
BOL
QUESTION*

Phrase : ... "personne à l'horizon" ...



RADIO CHAPMAR...

Chers auditeurs, cher public, il est 20 heures et voici le grand jeu de notre toute nouvelle radio, le quitte ou double. Car aujourd'hui le quitte ou double c'est sur Radio CHAPMAR, la radio où l'on se marre... Ce jeu bien connu revient sur le devant de la scène pour notre plus grand plaisir.

Je vous rappelle brièvement les règles du jeu, un candidat volontaire est tiré au sort parmi les spectateurs de ce studio et sept questions lui sont posées. A chaque bonne réponse celui-ci se réserve le droit de poursuivre ou de quitter le jeu. Le but est d'atteindre la dernière question, d'y répondre et d'emporter le gros lot offert par notre station Radio CHAPMAR.

Alors nous pouvons commencer et tout de suite voici notre première candidate qui s'appelle Nadine !

- Bonjour Nadine que faites-vous dans la vie ?
 - Bonjour à tous je suis bibliothécaire et je vis avec mon compagnon que j'adore ...
 - Eh bien, il en a de la chance ce garçon ! Mais poursuivons, rien ni personne à l'horizon, nous allons pouvoir commencer. Première question : Citez-moi un port de pêche français.
 - Ma réponse est La Côtinière, port de l'île d'Oléron que je connais bien.
 - C'est une bonne réponse, je sentais bien que vous étiez calée en géographie... alors quitte ou double ?
 - Double
 - Seconde question, je voudrais connaître le nom du premier homme qui a marché sur la lune ?
- Quelques secondes de réflexion et sans plus d'hésitation,
- Ma réponse est Neil Armstrong en juillet 1969
 - Bonne réponse Nadine, et je tiens à rappeler que cet exploit a été réalisé sans vélo ni trompette... Quitte ou double

- Double

Troisième question sans doute un peu plus dure pour vous Nadine, comment se nomme cette grande course de moto d'endurance qui dure 24 heures et qui se court chaque année en France ?

- Alors un de mes fils étant solidement implanté dans le milieu motocycliste, je crois pouvoir dire qu'il s'agit du Bol D'Or.

- Bravo Nadine vous êtes également parfaite au guidon de ce jeu... Quitte ou double ?

- Double je suis là pour jouer... (sous les acclamations du public)

- Ce public est maintenant le vôtre Nadine ! Quatrième question, quel est le nom de cette célèbre soirée télévisuelle dans laquelle sont remis différents prix musicaux ?

- Les Victoires de la musique !

- Bonne réponse, vous êtes bien de la gamme des championnes... quitte ou double ?

- Double je n'ai plus peur !

- Quelle battante ! Dans cette cinquième question, qui à mon avis est faite pour vous, il vous est demandé de nous dire quel est cet écrivain du 19^{ème} siècle, ami de Flaubert, qui publia de nombreux romans et autres nouvelles avant de mourir en 1893 des suites d'une maladie quelque peu honteuse comme beaucoup d'autres artistes de l'époque ?

- Je pense qu'il s'agit de Guy de Maupassant

- Parfait Nadine, vous approchez du nirvana, quitte ou double ?

- Double

Une folie furieuse s'est emparée de la salle et les hurlements retentissent pendant que l'on entend des Nadine, Nadine

Sixième question : il fut un grand industriel américain, il mit au point la première faucheuse fabriquée en série et il fonda une célèbre usine de machines agricoles et autres tracteurs, pouvez-vous me donner son nom ?

Suspens on entend résonner le bruit du compteur qui égrène les secondes.

- Une réponse ? Vite, vite Nadine...

- Je crois qu'il s'agit de McCormick, avec quelques réserves....

- Et bien, et bien bonne réponse ! Nadine, sautez du tracteur vous êtes au pied du podium, pour monter sur celui-ci quitte ou double ?

- A ce stade double évidemment.

Hurlements dans la salle.

- La dernière et donc la question suprême, qui est pour vous à mon avis, quel est l'écrivain qui a laissé cette phrase " l'amour c'est l'infini à la portée des caniches " ?

-- C'est une réponse à laquelle aurait pu répondre mon compagnon qui est un passionné de cet auteur, ma réponse est Louis Ferdinand CÉLINE.

- C'est gagné Nadine, bravo vous entrez ainsi dans le cercle très fermé des vainqueurs de ce jeu et « CHAPMAR Radio » est heureuse de vous offrir ce catalogue de voyage aux Canaries pour deux personnes...

Laurent VACHER



LE RÊVE DU LABOUREUR

Du haut de son tracteur, Pierre avait une vue dégagée sur ses champs fraîchement labourés. Il aimait cette teinte terreuse oscillant entre l'ocre et le brun. Une bonne terre fertile. Il avait coupé son moteur pour mieux jouir du calme qui l'enveloppait. Personne à l'horizon, pas âmes qui vivent, juste la silhouette sombre des arbres dans le lointain, à la lisière de sa propriété.

Admiratif face au nouveau paysage qu'il venait de façonner à l'aide des griffes de son engin, il repensa à la nouvelle qu'il avait reçue ce matin même. Après diverses tractations infructueuses, vaines médiations, menaces de procédure, son voisin avait enfin accepté de lui céder, à un prix raisonnable, le petit lac et son chemin d'accès qui se trouvait au milieu de ses terres. Car bien que creusé au beau milieu de sa propriété, jusqu'à aujourd'hui, il ne lui appartenait pas. Les parcelles ayant été morcelées aléatoirement au fil des successions.

Pour Pierre, c'était une victoire, un rêve qui s'exhaussait et surtout une préoccupation en moins. Plus de questions à se poser pour savoir qui avait traversé ses cultures pour se rendre à l'étang en abîmant ses plantations. Car le seul passage obligé pour y accéder était un étroit sentier bordé par ses champs.

Ce petit lac, il en fantasma depuis si longtemps. Il s'imaginait déjà l'avoir aménagé pour passer des soirées conviviales, des barbecues entre amis, des apéritifs festifs. Il voyait clairement un ponton pour la pêche, un espace aplani pour installer fauteuils et tables à l'ombre des deux gros chênes centenaires, un amarrage pour sa barque, son petit port à lui en quelque sorte. Il se prit à rêver de coucher de soleil où la lune se mirerait dans l'eau l'éclairant de son reflet doré, pendant qu'il se délecterait de son bol de cidre. Pierre préférait le bol à la bolée car plus facile à tenir entre ses mains calleuses d'homme de la terre, et comme il était gourmand, il en avait plus.

Il redémarrera son tracteur, il était temps de rentrer. Sa journée avait bien commencé, son labour était terminé, il rentrait satisfait et heureux.

Catherine CAMELOT



INTERROGATION

Je ne vais pas crier victoire trop vite, j'ai peut-être l'habitude d'écrire avec mon groupe : « Les Drôles d'Oiseaux » mais rien n'est acquis. Nous c'est virtuel, nous faisons ça chacun chez soi à nos moments perdus puis les transmettons par WhatsApp. Alors ici physiquement parmi vous, c'est une nouvelle aventure. Soyez conciliants.

Pas le temps de rêvasser, je ne dois pas rester dans la lune, le temps m'est compté.
Une question me taraude, vais-je y arriver ?

Il faut que je trouve l'idée à développer. Ici pas de thème à respecter, c'est texte libre mais pour moi, c'est plus compliqué.

Le port de lunettes sur le nez, je me creuse les méninges mais personne à l'horizon, mes neurones sont gelés.

Diantre, il faut caser tracteur, voyons voir ce mot rime avec labeur soit les travaux des champs mais ce secteur m'est totalement inconnu, à chacun son métier.

Bon ras-le-bol, le temps qui nous est imparti est désormais écoulé, je jette l'éponge mais je vous promets je tenterai de faire mieux à la prochaine séance.

Nadine THOMAS



FRAGILE

Elle n'avait jamais appris à nager. Cela aussi avait fait partie des apprentissages jugés inutiles, voire dangereux aux yeux de sa mère. Pas question qu'elle attrape froid et tombe malade en sortant de la piscine les cheveux mouillés ! Sa mère avait réussi à s'imposer auprès du proviseur et à remporter cette victoire : sa fille avait été dispensée de cours de natation jusqu'à la fin de l'année. De la même façon, elle n'avait pas eu le droit d'assister aux cours d'anglais, facultatifs, parce qu'il aurait fallu rentrer ensuite en tram, toute seule, en début de soirée.

Par chance, malgré une enfance surprotégée, Elise ne devint pas une femme peureuse, enfin, pas particulièrement. Mais ce soir, elle n'en menait pas large. Assise dans le sable, elle avait attendu tout l'après-midi que la plage se vide de ses vacanciers. Elle souhaitait qu'aucun témoin ne puisse assister à cette nouvelle tentative. La fois précédente, elle avait pris peur au dernier moment, en pensant aux poissons dans l'eau et à ce que ce serait d'en frôler un. Mais ce soir, elle allait se baigner dans la mer, quoiqu'il arrive.

Enfin la dernière famille joyeuse, bruyante et fatiguée plia bagage et partit. Il n'y avait maintenant plus personne à l'horizon. Elise était seule, face à l'immensité de l'océan. Elle fit glisser sa robe par terre. Elle portait déjà son maillot sur elle, depuis des heures, en attendant le bon moment. Elle enfila son bonnet de bain. Elle savait bien que le port du bonnet de bain était tout sauf obligatoire en pleine mer, mais elle se sentait plus rassurée ainsi. Avec ce couvre-tête ridicule et criard – jaune avec de grosses fleurs blanches – aucun gros poisson ne devrait la confondre avec un de ses prédateurs marins et l'attaquer.

Elise avança doucement, lentement, posant un pied après l'autre, jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la taille. Puis elle attendit. Elle aurait été incapable d'estimer le temps passé ainsi. Il commençait à faire de plus en plus sombre. La lune n'allait pas tarder à faire son apparition. Ce n'est qu'en sortant de l'eau qu'elle remarqua à quel point elle avait froid ; elle tremblait. Elle s'emmitoufla dans une grande serviette éponge en attendant que cela se calme. Avec le bol qu'elle avait, elle allait peut-être vraiment tomber malade – et donner ainsi raison à sa mère. Ce serait un comble !

Assise dans le sable, pas peu fière de son exploit aquatique, quand même, elle regardait les étoiles apparaître dans le ciel, petit à petit, l'une après l'autre. Elle ne connaissait rien aux constellations. C'était quoi, déjà, la plus connue ? La grande charrette ? Le grand tracteur ?? Encore une chose qu'elle aurait aimé apprendre plus tôt.

Andréa FLORENTIN



YOKO

Yoko est dans une famille aimante, de cela ce petit chat en est conscient.
Jusqu'à aujourd'hui, le jardin lui suffisait.
Souvent, il se mettait sur le tracteur, qu'il affectionnait, par exemple après une promenade.
Sur la carrosserie, il prenait le soleil. Le soir, il trouvait la lune si proche, qu'il pensait l'attraper.
Malgré ses bonds, ses deux pattes avant en l'air, cela restait impossible.
Alors, il rentrait boire son bol de lait.
Puis un jour, le jardin devint trop petit.
Yoko, se pose la question, pourquoi ?
Alors, il décida de passer sous les buissons tout au fond du jardin.
Prudent, avant de bondir, il surveilla plusieurs jours de suite.
Personne à l'horizon !!!!!
Yoko sortit et alla gambader de jardin en jardin en faisant des passages plus ou moins longs, comme un marin, qui va de port en port.
C'est une nouvelle vie.
Notre explorateur n'a pas vu le temps passer.
Il s'est fait de nouveaux amis, certains sympathiques, d'autres non ; ceux-là, seront vite oubliés.
Il décida de rentrer, retrouver son bol de lait, son tracteur où il aimait dormir au soleil.
Le chemin de retour lui a semblé long, sa famille lui manquait.
Après, bien de périples, il reconnut son tracteur : cette fois c'est sûr, il attrapera la lune.
Victoire !!!!!
Yoko retrouve sa famille, qui trop heureuse, lui ouvre les bras.

Gislhaine PAGÈS



UNE NOUVEAUTÉ

En ce mois de juin 1722, le port de Rochefort déborde d'activités. Les bateaux venant des Antilles et du Brésil, se succèdent et déchargent leurs cargaisons de grumes, les chevaux servant de tracteurs. Marchandises et denrées rares apportent à l'Europe le nouvel essor économique qui bouleversera les us et coutumes du vieux continent.

Philippe d'Armentières, lui, attend depuis une semaine l'arrivée d'une livraison très particulière. Il a été désigné par l'Administration du Régent afin de convoier des plants de caféiers jusqu'aux Antilles, le café étant alors très à la mode. Il scrute la route mais personne à l'horizon. Deux jours plus tard, la nouvelle arrive enfin : le convoi est signalé. Il va enfin pouvoir accomplir sa mission : c'est une première victoire. Il n'a pas à se remettre en question.

Son projet était compliqué : les plants arrivaient d'Orient et devaient traverser le royaume depuis Marseille sans aucuns dommages. Maintenant il doit les faire embarquer dans une frégate : l'Astrobale. Les caféiers sont disposés dans des caisses en bois aux couvercles transparents. Il devra surveiller leur hydratation jusqu'à la Martinique.

Demain matin, après la pleine lune, l'Astrobale lèvera l'ancre. De lui dépend la réussite de l'essor d'une nouveauté qui révolutionnera et introduira une mode qui perdure encore aujourd'hui et sans doute encore pour longtemps.

"Ça va être très compliqué. Il va me falloir du bol," pensa Philippe, rêveur, en sirotant sa tasse de thé.

Alain PONROY



TOUT EN CUIVRE

Que je suis fier d'être dans la fanfare de Gignoux-les-trois-Cailloux ! Tout le monde n'y accède pas. Il faut dire que j'ai déployé tous les efforts possibles pour y arriver : 3 ans de solfège (de quoi en décourager plus d'un) et 3 ans d'instrument. Sitôt descendu de mon tracteur, chaque jour, je faisais gronder mon instrument pour être au top du top le jour des sélections des futures recrues de la « Fanfaronnaise ». Ça vous change un homme d'accéder à une telle victoire : nouveau port de tête, nouvelle assurance, attitude de crâneur et vigueur amplifiée dans mon jeu instrumental.

Parlons-en de mon instrument ! Ce n'est pas du tout celui que je briguais au départ quand j'ai ambitionné d'être dans la fanfare. Mes yeux brillaient d'amour pour la trompette et ses élans mélodiques modulables à souhait. Je me rêvais alors en Louis Armstrong, immense virtuose de l'improvisation, dont les joues forçaient le son à l'envi. Je voulais sortir de cet objet de cuivre mille mélodies, mille envolées lyriques tonitruantes. J'avais pourtant, dès le solfège, exprimé mon choix, mais, pas de bol, toutes les trompettes avaient déjà été attribuées. La déception s'avéra terrible et cruelle pour moi. Qu'à cela ne tienne, je voulais du cuivre, j'aurai du cuivre. Il manquait dans la fanfare un instrument classé parmi les cuivres, un élément de taille, à la voix grave, très grave, trop grave, si grave ... On m'a remis solennellement et avec empressement l'unique et massif héliçon.

Pour briller, il scintille de mille feux. Encore faut-il passer du temps à l'astiquer ! Pour en sortir un son, il faut toute la puissance de mes poumons et de mes joues pour sortir une plainte loin de l'harmonie rêvée de la trompette. Que ce son est laid ! Peu ou pas de variations de notes. Tout juste peut-on un tantinet allonger le son !

PÔ PÔ PÔ PÔ

Juste s'époumoner pour sortir cette salve rythmique qu'une timbale pourrait très bien imiter.

PÔ PÔ PÔ PÔ

3 ans d'instruments pour sortir ça ! Ça en valait bien la peine, tout ça pour redevenir transparent au sein de la fanfare. Quand on défile dans les rues, ce n'est pas le musicien qu'on remarque, mais on pérore sur l'instrument volumineux qui crache ses notes au rythme des pas de son porteur. Mettez entre parenthèses l'instrument et son porteur, et la fanfare ne s'en porte pas plus mal !

Pourtant, moi, je voulais porter ma gloire par les rues du village, pour que les gens disent : « T'as vu l'Jeannot, il en met un coup ! ». Au lieu de ça, j'entends la foule s'extasier de l'envolée des trompettes, de la mélodie des clarinettes et des flûtes traversières. Même la grosse caisse fait son effet quand le Marcel s'arc-boute pour frapper en rythme les peaux bien tendues.

Moi et mon héliçon passons quasi inaperçus. Pourtant, je les appelle du regard, les filles du village, gonflant ma poitrine et mes joues pour amplifier mes PÔ PÔ PÔ PÔ. La seule qui me perçoit ne compte pas : c'est ma mère. Je la sens fière, mais la question n'est pas là. La vraie question est : que fais-je donc là avec mon héliçon ?

Quand le défilé se termine, on est invité au vin d'honneur. Les musiciens posent leurs instruments sur un banc dans le hall de la salle des fêtes et vont trinquer, aussitôt suivis d'une horde féminine que le duo uniforme/instrument émoustille. Ça vaut pour tous sauf pour moi. Alors, une fois avalée la galette aux pommes de terre, au lieu de rester là les bras ballants, je m'éclipse pour récupérer l'objet de mes désillusions et rentrer chez moi.

Il trône parmi les trompettes, un éléphant parmi les gazelles scintillantes.

Personne à l'horizon ? Ils sont tous occupés à boire et batifoler. Ma main s'enhardit, saisit une trompette et je file dans la cour. Et là, j'ose poser l'instrument sur mes lèvres et, gonflant mes joues, tel un loup hurlant à la lune, je souffle une mélodie maladroite qui fait jaillir mes larmes de tristesse et de bonheur.

Catherine GONIN



UN AMOUR EPERDU

Coup de bol, personne à l'horizon ! Je longe les couloirs, mes chaussons émettent un léger chuintement en raclant le lino, ma canne munie à son extrémité d'un morceau de feutre n'émet aucun son enfin... aucun son que je puisse percevoir alors rien n'est moins sûr. L'éclairage des bornes de sécurité me guide dans la pénombre, j'entends en longeant les chambres des ronflements plus ou moins forts et je progresse. La porte de l'ascenseur me fait face. Toujours ce dilemme, ascenseur avec le ding inévitable qu'il va produire éveillant peut-être la vigilance des gardiens ou l'escalier plus discret. Trois étages !

Les premières marches, je les attaque avec prudence, mes deux pieds sur chacune d'elle. Et cela me rappelle les premiers essais de ma Sophie, heureuse d'avoir l'autorisation de gravir cet escalier tant convoité qu'elle se débattait dans nos bras lorsque nous la portions vers l'étage. Elle grimpa d'abord lentement comme moi maintenant, son joli visage rayonnant, puis plus rapidement, se retournant pour s'assurer que je regardais son exploit.

« Tu me regardes hein papa » et se faisant perdant l'équilibre, chutant et affichant un visage plein de larmes de déception.

Je compte les marches qu'il me reste avant de toucher le palier du deuxième étage. Six ! Je poursuis ma descente et me glisse dans la peau de Pierre Servettaz, personnage principal de Premier de Cordée de Frison-Roche et je me dis tout sourire que la comparaison est audacieuse : un escalier, une montagne !

Mes hanches me font souffrir, une légère fatigue se fait sentir dans mes jambes. Il faudra que je m'arrête au prochain étage pour y établir un campement de quelques minutes sur les fauteuils. De les imaginer me remplit de désir ! Désirer un fauteuil alors que j'ai connu le désir bien plus noble de l'amour, une fulgurance aussi jouissive qu'éprouvante, qu'il est fatigant d'aimer à ce point, d'abandonner tant de conquêtes acquises, pour une seule et même personne et aujourd'hui abandonner mon lit, errer dans les couloirs, descendre l'Everest pour la retrouver ! Victoire me voilà au deuxième étage. Je m'installe mais me relève presque aussitôt, le sommeil, ce traître, m'avait saisi par les oreilles.

Dommage ! Je reprends mon chemin. Passant devant une petite lucarne, j'apprécie quelques secondes la rondeur de la lune. Splendide dans son halo lumineux. Elle a toujours été notre lien à elle et à moi. Nous avons un pacte. Si nous devons nous parler, nous fâcher, prendre des décisions importantes, pas de simples nouvelles du quotidien, des choses qui impactent qui réjouissent ou accablent, nous attendions la prochaine pleine lune, presque un mois pour choisir les bons mots, pour apaiser une tension mais sans enfouir au fond du cœur une rancœur, une amertume, une faute qui flétrirait notre amour. C'est ainsi, un soir de pleine lune, qu'elle m'avoua être tombée dans les bras d'un bellâtre, d'avoir hésité à me quitter pour lui et d'être heureuse d'y avoir renoncé durant le laps de temps qui nous séparait de notre prochaine pleine lune.

Me voici dans à trois marches du premier palier. La question est, est-ce que je m'octroie un bivouac ! Mon corps le réclame puissamment, mes articulations s'effondrent, je me courbe dangereusement, mes yeux pleurent, ma main serre la canne avec force, je vacille. Mais je poursuis, je veux atteindre mon port d'attache, et mon port d'attache c'est toi mon amour.

J'entame la dernière volée de marches. Je comprends qu'il faut que j'accélère avant l'arrivée des soignants. Mais je suis poussif. Et à cette pensée, me reviens un souvenir, très ancien celui-ci, d'un tracteur. Mon père râlait et donnait des coups de pied, bien inutiles, dans les roues de cet antique tracteur bien poussif, plus têtu qu'un âne, démarrant quand ça le tentait, avançant comme moi maintenant, lentement et avec des soubresauts.

Mon but sera bientôt atteint, je vois la porte du rez de chaussée et un regain d'énergie me saisit, je vais la rejoindre, comme un amant furtif, je vais me glisser entre ses draps, la prendre dans mes bras, lui susurrer les banalités qu'elle aime. Je pousse la porte. Pas un bruit ne me parvient, je chemine le long de l'accueil vers le couloir B. Les lumières s'allument brusquement, des voix se font entendre, Madame Clavier sort de son bureau, me voit, semble inquiète.

- « Monsieur Perrault, vous êtes déjà levé et habillé ? »

- « Je veux voir ma femme, je ne comprends pas que nous ne puissions pas être ensemble ! J'exige de la voir, d'être avec elle. »

- « Mais Monsieur Perrault, vous savez bien, nous vous l'avons dit, votre femme est partie, elle a succombé lors de la pandémie, elle n'est plus parmi nous. »

Nadine PALISSON



PORTRAITS ET PAYSAGES

Mon esprit vagabonde à la vue de ces portraits et paysages accrochés aux murs. Mon œil est attiré par les photos de ce vieil homme : une en couleur et l'autre en noir et blanc. Sur celle en noir et blanc, il sourit, bouche ouverte et nous montre ses dents enfin celles qui lui restent ! Il porte une sorte de calot sur la tête et arbore une barbe de plus de trois jours. Il dégage une impression de calme et de sérénité mais également de malice.

Les deux portraits suivants nous montrent également des hommes âgés de type asiatique. Sur le premier, nous ne voyons que son visage. Quant au second, il semble assoupi devant un étal de bols et de cruches en terre. On devine qu'il a travaillé dur pour fabriquer tous ces objets et que la fatigue a eu raison de son attention.

Deux photos plus loin, nous découvrons une femme très âgée et très ridée. Elle porte un fichu sur la tête, des boucles d'oreille en or et un bijou dans une de ses narines. Elle semble perdue dans ses pensées.

Passons maintenant aux enfants. En voici cinq sur une moto en compagnie d'un ado. Ils ont tous le sourire et semblent heureux de se trouver là tous ensemble. Peut-être fêtent-ils la victoire de leur équipe de foot favorite, à condition qu'ils aient la télévision.

Sur la photo suivante, nous pouvons observer un petit garçon vêtu d'un manteau. Il a le nez qui coule, les mains sales et le regard suppliant. Vient ensuite le portrait en noir et blanc d'une fillette qui esquisse un sourire. Elle porte un fichu sur les épaules ainsi que des boucles d'oreille.

Mais passons maintenant aux paysages. Sur une nouvelle photo, nous découvrons un champ avec un tracteur et des personnes qui travaillent.

Vient ensuite ce paysage enneigé avec ce banc que le manteau neigeux a recouvert. Personne à l'horizon, tout est immaculé. On peut s'imaginer que ce cliché a été pris sous la lune naissante.

La dernière photo que je souhaite décrire est celle de ce phare au bout de la jetée avec ce ciel orangé et je me pose les questions suivantes : quel petit port mène à ce lieu, vers quelles destinations pouvons-nous naviguer en partant de cet endroit ?

En me retournant, je découvre la photo d'une chaise bleue posée sur un sol caillouteux sur fond de ciel bleu lui aussi. Qui l'a déposée ici, à quoi sert-elle ?

Une fois de plus, l'exposition de la médiathèque m'a fait voyager et rêver. Elle a de nouveau servi de support à l'un de mes écrits et ainsi il en restera une trace dans notre recueil.

Brigitte FOULTIER



UNE SALE HABITUDE

Bon sang, mais laissez-moi tranquille ! Je ne vous ai rien demandé. J'en ai ras-le-bol. Je ne comprends pas cette fichue manie. Il ne se passe pas une journée sans que je sois empêché ! Empêché d'aller où je veux. Empêché de vivre ma vie comme bon me semble, tout simplement. Et vous êtes tous responsables. Mardi : après plusieurs heures de patience et d'efforts, je touche presque au but, quand... ça recommence ! Me voici reconduit contre mon gré au point de départ. Je n'en peux plus. Je suis épuisé, découragé. Pourtant, je ne m'avoue pas vaincu. Jeudi : j'ai repris des forces, je retente ma chance. Mon objectif, le potager d'en face. Depuis le temps que je rêve de ce festin, je ne vais pas me laisser abattre. C'est reparti pour une énième tentative. Menant un train de sénateur, le port altier, je persévère et finalement, je ne suis plus bien loin. La petite averse de cette nuit facilite le déplacement. Personne à l'horizon. Tout va bien. Petit à petit, je me meus avec souplesse, autant que je le peux, et je gagne du terrain. Rien ne sert de courir, il faut persévérer. Et surtout surveiller ses arrières. Un coup d'œil à gauche, puis à droite, la voie est libre. L'excitation me fait monter l'eau à la bouche. J'ose une accélération. Le jardin des délices n'est plus qu'à quelques mètres. Allez mon gars, ne perd pas de vue le buffet tant convoité. Ce vert tendre dont tu vas te délecter. Les feuilles gorgées de chlorophylle, elle est tellement attirante cette laitue au cœur bien pommé. Voilà, j'y suis enfin. Youpi ! Ma quête du Graal est accomplie. Je suis heureux. Je soupire d'aise, prêt à passer à table, lorsque... c'est reparti pour un tour ! Mais non, pas le jour de ma victoire. Je plane une nouvelle fois dans les airs, contraint et forcé. Deux petits doigts me lâchent dans l'herbe humide, à l'opposé du carré de salades. C'est-à-dire, encore une fois, à mon point de départ ! Je m'effondre, je n'en peux plus, je craque, je me mets à hurler. « Par les cornes de mon trisaïeul, quand est-ce que vous aurez compris qu'il ne faut pas déplacer un escargot lorsque vous le voyez en pensant l'aider. Jamais ! En réalité, c'est le contraire qui se passe : vous le mettez en difficulté. Nous peinons pendant un temps infini pour traverser une route ou un chemin. Parfois il nous faut des jours et des lunes ! Et vous, les humains, vous ne trouvez rien de mieux à faire que nous saisir par la coquille pour nous abandonner où bon vous semble sans vous poser de questions. Si vous saviez combien on en bave ! ». Je suis aphone à force de m'égosiller, mais au moins ceux-là auront peut-être compris. Tout ce que j'entends, c'est un homme qui explique à son gamin « C'est bien Rémi, tu lui as probablement sauvé la vie. Il se serait fait écraser par un tracteur. » Ils s'éloignent et le grand bipède continue « Sais-tu que tout comme les limaces ils appartiennent à la famille des gastéropodes ! Cela signifie estomac et pied ».

– Non mais ce n'est pas vrai ! Tu sais ce qu'il te dit le gastéropode, qu'il a justement l'estomac dans les talons et que son pied il te le mettrait bien quelque part ! Dégagez de ce lieu et foutez-moi la paix, une bonne fois pour toutes. Au loin on entend une voix enfantine... « Ah l'escargot quelle drôle de petite bête, c'est rigolo les cornes sur sa tête, j'ai vu, j'ai vu, le petit trou de son derrière, j'ai vu, j'ai vu, le petit trou de son... OUPS ! » *(chanté dans les écoles maternelles il fut un temps...)*

Béatrice GIMENEZ

PÈRE NOËL
FIGURE
COUR
INTELLIGENT
STUPIDE
OIGNONS
DRAPER
MINCE

Phrase : ..."L'image est belle, la pose réussie" ...



RETOURNEMENT DE SITUATION



Tout a commencé par une phrase entendue lors d'une nuit de pleine lune en survolant la cour : « C'est une histoire à dormir debout » ! Cela a cheminé dans mon petit cerveau doté d'une intelligence rare. Et, comme j'ai une certaine propension à tester de nouvelles expériences... ni une, ni deux : en marche pour un remue-méninges de taille.

Pourquoi depuis des siècles dormons-nous la tête en bas ? Il paraît que dans cette position nous pouvons nous envoler plus facilement. Admettons. C'est tout ? Vraiment tout ?

Peu d'avantages en réalité par rapport aux inconvénients. Se couvrir d'urine et d'excréments pour cette raison me semble vraiment stupide. Personnellement, je préfère attendre d'être en vol pour faire mes besoins. Observez-nous suspendues en rang d'oignons, alignées les unes près des autres, les ailes drapées autour du corps.

Cela ne vous semble-t-il pas étrange ? À moi si ! J'ai pris ma décision, quitte à me faire écarter de la colonie par le chef. Après tout, c'est ma vie, c'est à moi de décider.

Je suis d'une corpulence plutôt mince avec des pattes très musclées. Hop ! Demi-tour sur la poutrelle du grenier et... l'équilibre est précaire, mais avec un peu d'entraînement je

vais y parvenir. Après plusieurs essais, me voici installée à la verticale, droite comme un « i ». Le corps tendu, conquérante. L'image est belle, la pose réussie. Mes consœurs éberluées n'en reviennent pas. Je suis persuadée que certaines suivront mon exemple et s'affranchiront d'une tradition séculaire totalement obsolète. Je ne dis pas que cela va se faire du jour au lendemain, il ne faut pas croire au père Noël, mais je peux devenir une figure emblématique capable de changer le cours des choses. Regardez-moi. Je suis fière du travail accompli et des opportunités qui s'offrent à moi. Pour l'envol, c'est encore plus aisé, il suffit de se laisser glisser dans l'air. Quant à la propreté et l'hygiène, il n'y a pas photo. Je ne vous parle même pas du panorama. Pour être très honnête, je ne l'avais pas réalisé mais : toute ma vie j'ai rêvé d'avoir le bas en haut, toute ma vie j'ai rêvé d'avoir les fesses en l'air !!!

(À vous de retourner le cliché pour vous rendre compte) !

Ce texte peut avoir une « double lecture » ...

Béatrice GIMENEZ



JOURNÉE MERVEILLEUSE

Dans la cour, les enfants, dansent.

Toute la famille est prête à partir au défilé de chars. Le dernier sera celui du Père Noël, drapé de sa couleur rouge et figure emblématique de ce mois de décembre.

Les enfants, ont chaud à s'exciter de cette façon, ils commencent à ouvrir leur parka.

« Arrêtez tout de suite » dit la maman.

« Maman, nous faisons comme grand-mère, elle se couvre de trop. Et quand elle a chaud, elle dit : je suis couverte, comme un oignon, je vais enlever une pelure ».

A cette réplique stupide la maman, fait la grimace mais ne peut s'empêcher de sourire.

Tous les chars sont passés, direction la salle où un goûter géant attend les enfants.

Dans l'attente, un enfant, fait le tour de l'exposition de photos. L'une d'elle, la fascine, lui donne des étoiles dans les yeux.

Toute mince accrochée à une branche, la tête en bas, des yeux intelligents, très jolie par ailleurs, sa couleur rousse, comme une feuille d'automne, prête à tomber de l'arbre.

Gislhaine PAGÈS



SORTIE SCOLAIRE

Les élèves de CP sont rassemblés dans la cour. Ils sont tout excités à l'idée de prendre le bus de ville pour se rendre au Muséum d'Histoire Naturelle de Bourges. Là-bas une exposition sur les chauves-souris met en avant ce petit mammifère volant.

Léonie n'est guère attentive aux explications de la maîtresse. Elle est en grande discussion avec son voisin le petit Grégory.

- Tu es stupide, le Père Noël n'existe pas, ce sont les parents.

Grégory ne peut retenir ses larmes. Intervient alors Julien qui ramène toujours sa fraise.

- Hahaha Grégory tu as épluché des oignons que tu pleures comme ça ?

La maîtresse doit intervenir pour calmer le jeu.

- Voyons les enfants calmez-vous et admirez plutôt ces magnifiques photos.

Montrant du doigt une reproduction,

- Regardez comme l'image est belle, la pose réussie.

- Oh ! On dirait qu'elle fait le cochon pendu.

- Oui c'est une drôle de figure, la tête en bas. Si elle fait pipi, elle se fait dessus.

Le petit Kevin :

- C'est une drôle de bête avec cette petite tête qui ressemble à un petit ouistiti. On dirait qu'il se drape dans une cape. C'est pour lui tenir chaud ?

- Ou alors ça lui sert de parachute peut-être ?

La maîtresse reprend :

- A l'aide de l'intelligence artificielle un documentaire va vous apporter toutes les réponses à vos questions. Tendez bien vos oreilles.

Chaque enfant s'implique différemment dans ce devoir.

- Ce n'est pas mon animal préféré, elle me fait peur cette bestiole.

- Et moi papy m'a dit qu'elle se mettait dans les cheveux.

Chacun y va de sa répartie. L'heure du retour arrive.

- Dépêchons-nous si nous ne voulons pas rater notre bus.

- Ah mince alors, dis Léonie, ça commençait juste à m'intéresser.

- Chauve qui peut ! s'écrit le petit Grégory toujours larmoyant.

Nadine THOMAS



MON NOËL D'ANTAN

Nous habitons ce quartier depuis longtemps, vous savez ces vieux immeubles en brique rouge entourant une cour intérieure. La vie y grouillait telle une fourmilière. Chaque moment de vie était prétexte à la rencontre. Les enfants jouaient dans cette cour à l'abri de l'extérieur sous le regard des mamans attentives à la marmaille de tous.

Je me souviens surtout des fêtes de Noël, chacun les vivait comme il le voulait ou comme il le pouvait. A regarder d'en bas, je pouvais imaginer ce qui se préparait derrière chaque fenêtre.

Au premier vivait mon copain Marcel, son papa était gendarme, je m'imaginai que chez lui tout devait être au carré. Le sapin décoré avec sobriété, la table drapée de blanc et les cadeaux choisis avec intelligence.

Au-dessus l'appartement de Madame Chantal, une femme âgée au visage aussi fripé qu'une vieille pomme. Je dois avouer qu'elle me faisait un peu peur, quand on la croisait dans l'escalier elle aimait nous embrasser, nous faire de gros poutous bien sonores : « Ah mes petits loulous, comme vous êtes mignons » Elle était bien seule la pauvre depuis le décès de son mari et elle nous prenait à coup sûr pour ses petits-enfants. Pour elle Noël se passait surtout grâce à ce qu'elle observait de sa fenêtre.

Plus haut logeait la famille Rodriguez, avec ses cinq enfants, chez eux ça riait, ça chantait, ça parlait fort, la joie de cette famille inondait le bâtiment. C'était tonitruant, la maman belle femme toute en rondeur rayonnait parmi sa marmaille. De sa cuisine s'échappaient des odeurs de rôtis, d'oignons, d'ail frit, de gâteaux à la cannelle. De leur fenêtre on pouvait apercevoir aussi leur sapin qui clignotait et l'agitation des préparatifs, l'image d'un bonheur simple.

Et puis tout en haut, sous les combles, Monsieur Paul, un vieux monsieur très solitaire. Quand je repense à lui, je revois sa drôle de figure. Une grande barbe blanche, des petites lunettes sur le nez, plus beaucoup de cheveux sur la tête, un peu chauve mais souriant, c'est attendrissant un chauve qui sourit. Il paraissait si discret, si réservé sauf au moment de Noël. Là une certaine malice se voyait dans son regard, un peu plus vif, un peu plus vivant.

Tout le monde attendait le soir de Noël. La venue du père Noël rendait fébrile tout les enfants de l'immeuble, personnage mystérieux arrivant comme par magie. On le craignait autant qu'on l'adorait.

Chaque 24 décembre il arrivait et frappait à chaque porte afin d'illuminer les yeux des enfants.

Papa sortait le vieux Kodak et s'exclamait :

- « Attention ! L'image est belle, la pose réussie et clac c'est dans la boîte ».

Puis les portes se refermaient.

Aujourd'hui avec du recul j'ai compris. Mince alors ! Il était là, parmi nous chaque jour, on le croisait dans les escaliers. Fallait-il être stupides ou rêveurs pour ne pas l'avoir reconnu.

Je le sais maintenant... chez nous le père Noël avait un nom, il s'appelait Monsieur Paul.

Micheline FLORENT



QUI SUIS-JE ?

En apparence je fais le poirier ! En fait, je suis en suspension. Les griffes de mes pattes me retiennent pour que je ne tombe pas. Ce n'est pas une figure de style mais ma position favorite, et ne dites pas que j'ai l'air stupide. Vous voyez à mon regard que je respire l'intelligence. Je vous observe.

Vous le faites, vous aussi. Je vous vois au fond de la cour où vous êtes postés pour me regarder. Vous vous demandez : - Où sont ses bras ? Ils maintiennent mes ailes repliées pour m'envelopper telle une mince peau d'oignon dont je me serais drapée. Ne suis-je pas magnifique ?

-À quoi pense-t-elle ? Peut-être au père Noël ou à mon prochain repas, qui sait ?

Ce qui me ravit, ce sont les clics de vos appareils photos.

-On dirait qu'elle n'attend que ça. Se faire photographier !

Eh oui, l'image est belle, la pose réussie.

Catherine CAMELOT



L'ÉLECTION DES MISS

Voilà deux semaines avait lieu, dans notre beau pays, l'élection de Miss France, jeune fille qui sera amenée à représenter notre pays lors de toutes ses sorties sur notre territoire et au-delà de nos frontières.

Comme tous les ans à cette occasion, c'est l'effervescence parmi toutes ces demoiselles qui ne rêvent que d'une chose : revêtir ces robes de princesse et porter fièrement la couronne. Noël approchant, on peut même penser qu'elles ont toutes écrit la même chose dans leur lettre au Père Noël : remporter le titre.

Mais pour être élue, il ne suffit pas d'être belle, mince et élancée, il faut aussi faire preuve d'un minimum d'intelligence et savoir s'exprimer en public. De plus, elles doivent passer des heures à s'entraîner, drapées dans différentes tenues, à défiler en cadence avec un sourire figé sur leur délicieux visage. À les voir ainsi, à l'aise et souriantes, on se figure qu'il ne s'agit que d'une formalité mais cela représente des jours et des jours de répétition.

Lorsqu'elles étaient petites filles, elles s'entraînaient toutes dans la cour de leur école, certaines qu'un jour leur rêve se réaliserait.

Même si en façade elles arborent toutes un sourire bienveillant, on se doute bien que leurs pensées sont loin d'être aussi amicales envers leurs congénères. Certaines pensent même qu'une telle, au réveil, ressemble à une chauve-souris qui aurait passé la nuit à dormir la tête en bas. D'autres pensent que Miss Roussillon est plus stupide que belle ! Cette année, deux miss ont même été disqualifiées à cause de propos injurieux qu'elles auraient tenus à l'encontre de l'heureuse élue.

Mais revenons à l'élection : elles ne sont plus que deux sur scène à attendre le résultat final. L'image est belle, la pose réussie : face à face, elles se tiennent les mains, tremblantes d'émotion. Puis le résultat est annoncé : cette année, la Miss élue Miss France est Miss Tahiti.

La jeune femme s'effondre en larmes, pleurant toutes les larmes de son corps comme si elle venait d'éplucher un kilo d'oignons. Tout le monde se précipite vers elle : les autres miss, sa famille, les journalistes. Elle n'en est pas encore consciente mais c'est une année inoubliable qui l'attend et toutes les petites filles qui suivent cette élection à la télé rêvent qu'un jour ce sont elles qui seront à cette place.

Brigitte FOULTIER



LE LOUP DEGUISE EN CHAUVE-SOURIS

Dans ce pays vivait, ou plutôt survivait un loup qui, faute de nourriture abondante passait ses journées à élaborer des pièges à gibier. Quel animal stupide ! Si au lieu de perdre son temps à trouver des subterfuges tous très moyens, il avait regardé ne serait-ce que quelques minutes les publicités à la télévision, il aurait très vite compris que son avenir serait de devenir végétarien...Mais, ce dernier n'était pas très télé, et il passa à côté des beaux jours promis. En revanche, et comme dans un dernier sursaut d'intelligence, il consentit à monter un dernier piège afin d'assouvir ses instincts carnivores. Et pour lui, c'était évident, le gros lot de cette loterie forestière allait rapidement tomber ! Il avait très vite oublié l'idée de se déguiser en Père-Noël, celle-ci était bien trop classique, même les derniers nés des "bambis" dans leur cour d'école n'y croyaient plus ! Alors inutile de gaspiller des bandes entières de tissus afin de confectionner un costume qui l'emmènerait droit à l'échec. Non, pour une fois la seule peut-être, ce projet n'était pas incohérent. Profitant de son aspect sec et mince dû aux jeûnes répétés des dernières semaines, il décida de se déguiser en chauve-souris. Il avait récemment trouvé une photo abandonnée au pied d'un arbre, sur le coup celle-ci ne l'interpella pas. Mais en la regardant de plus près et surtout en la retournant, il vit cette chevelure abondante de laquelle semblaient sortir deux petites oreilles noires. Puis son regard se fixa sur cette figure qui incontestablement lui ressemblait avec ce nez pointu et ses yeux au regard perçant. Ce corps svelte, comme drapé dans cette cape noire était conforme à l'image qu'il imaginait se donner s'il arrivait à trouver de quoi se vêtir. C'était là sa plus grande idée, on n'avait pas vu ça depuis des générations chez les loups et notamment celle ou l'un de ses aïeux avaient eu l'idée géniale de s'habiller en grand-mère ! Aussitôt pensé aussitôt fait ; après avoir flâné dans tous les recoins de cette forêt, il dégotta une belle touffe de mousse orangée avec laquelle il élaborait une magnifique perruque. Sans même chercher, il trouva un énorme sac plastique noir abandonné la par les hommes (c'était devenu une habitude depuis longtemps dans ce bois ...) avec lequel il réussit à découper une cape dans laquelle il s'enveloppa. Il resserra le reste du plastique autour de ses jambes afin de constituer une sorte de fuseau. Puis en dernier il se frotta entièrement avec un oignon qu'il avait trouvé dans un jardin à la lisière de la forêt afin de masquer sa forte odeur de fauve.

Ayant terminé l'accoutrement, il passa au-dessus d'un point d'eau dans lequel il put se mirer avant d'ajouter " l'image est belle, la pose réussie, je n'ai plus à attendre longtemps avant de croquer un bon morceau de viande ".

Devenu chauve-souris immobile, il attendit des heures sans qu'un animal ne passe, de jour comme de nuit rien n'arriva et très vite il comprit que la ruse n'avait pas fonctionné. Sans doute était-il trop grand, trop gros, se tenait-il mal sur ses pattes engourdis. Il finit par abandonner et s'en retourna, dépité, vers sa tanière tout en songeant à cette idée de nourriture végétarienne qui florissait désormais dans la forêt.

Quelle est cette idée se disait-il, une idée de bobos (il y en avait maintenant dans tous les bois) Quelle était cette nouveauté ? Fallait-il se déguiser en un quelconque végétal pour

attraper ses repas ? Il ne se voyait pas du tout grimé en carotte ou en poireau pour espérer passer à table, en tout cas il devenait urgent de se pencher sur ce problème...

Laurent VACHER



CONSTERNATION

Drapée dans ses ailes qui enveloppent délicatement son corps, Roussette, la chauve-souris, vient de s'accrocher aux tuiles de l'étable, tête à l'envers au-dessus des vaches dont elle apprécie la chaleur. L'image est belle, la pause réussie... rien de plus normal ! Elle revient de son périple nocturne et se prépare à sa nuit diurne, conformément à son rituel quotidien. Cette étable est son « chez elle », qu'elle partage avec les vaches de Mathieu, pour son plus grand bonheur.

Le jour se pointe, mais il flotte dans l'air quelque chose d'inhabituel, une nouvelle effervescence, inconnue jusqu'alors, qui semble inquiéter ses compagnes encornées. Des pas venus de la cour lui font ouvrir un œil. Des hommes en blanc, figures diaphanes dans le petit matin, s'approchent à pas feutrés dans des bottes de papier que tout père Noël aurait reniées.

L'intelligence légendaire des chauves-souris n'aide pas Roussette à comprendre ce qui se joue ici. Le Mathieu traîne la patte derrière les silhouettes blanches engoncées jusqu'au sommet du crâne, le visage portant masques et lunettes. Elle pense bien que ce sont là des humains, mais pourquoi tant de peaux, tel un oignon craignant l'hiver ? La trépidation des sabots de ses amies lui fait ouvrir le deuxième œil. La chaleur habituelle transmise par les vaches devient moite et refroidit ses ailes. Un long frisson la parcourt. Elle se sent stupide d'être aussi inquiète et aimerait bien retourner à son sommeil, mais elle aperçoit Mathieu, abattu et secoué de sanglots. Alors elle se dit que la situation doit être grave. Tout ce remue-ménage ne lui dit finalement plus rien qui vaille.

L'étable est en ébullition, c'est une évidence. Les robots de papier blanc fourragent dans des malles et en sortent de longues seringues. Mince alors ! Ses amies seraient-elles malades ? Elles ont pourtant l'air en pleine forme. Certes, les jours précédents, la Rouquine avait contracté quelques bubons, mais elle avait suivi le vétérinaire et n'allait pas tarder à revenir bien d'aplomb ! Mais que... ? Mais que... ? Une à une, les vaches s'effondrent, prise tout d'un coup d'un sommeil profond. Mathieu leur tourne le dos, comme si cet endormissement lui était insupportable, mais à chaque chute lourde, son corps tressaille. Roussette n'y comprend plus rien. Ce n'est pas l'heure de dormir pour les vaches, juste l'heure de leur repas. Elle aime tellement les entendre mâcher et mâcher encore, libérant un peu plus de chaleur dans cet effort.

Pourquoi force-t-on ses compagnes à dormir ? Pendant qu'elle-même batifolait dans la nuit, les vaches ont redoublé de ronflements, plus ou moins doux, plus ou moins bruyants, comme la Noiraude qui ne ménage pas ses soupirs. De sommeil, elles n'ont aucun besoin.

Un bruit de moteur envahit soudain l'espace, se faisant de plus en plus précis. Un engin à longues mâchoires entre. Les pantins tout de blanc vêtus se reculent. La machine saisit Jenny par une patte et la maintient en l'air, juste en dessous de Roussette qui cache son museau dans ses ailes, parce que l'image n'est pas belle et que la pause n'est vraiment pas réussie. Et Jenny sort de l'étable par les airs, numéro de trapéziste qui ne sera pas applaudi, car son évolution se fera dans un silence de mort, simplement ponctué des sanglots de Mathieu.

A l'aube prochaine, Roussette rentrera dans une étable vide, silencieuse et froide.

Catherine GONIN



LE POEME DE LA CHAUVÉ-SOURIS

L'image est belle, la pause réussie
Cliché saisissant d'une chauve-souris
Drapée dans ses ailes cherchant le sommeil
Courroucée face à l'importun et son appareil

Qui trouble la plénitude de ce repos espéré
Il ne sait pas pauvre bête, que le père Noël Lantier
Est un photographe connu, reconnu et émérite
Et que l'attend la postérité et la réussite

Son peu d'intelligence l'excuse de cette méprise
Mais est-ce que la survie de l'animal
Ayant besoin de cette sieste réparatrice
Ne prime pas sur la promesse d'un cliché peu banal

Bien stupide serait celui qui dirait le contraire
Indiquant que ce ne sont pas ses oignons
Que de la protection animale, il n'a que faire
Et devant les récriminations défendrait cette opinion

Mince alors qu'elle comédie pour un cliché
Lantier en prend plein la figure
Par des réseaux sociaux exacerbés
Des professeurs de fond de cour, érudits de caricature !

Nadine PALISSON

